

VOYAGE

DE

FIGARO

EN

ESPAGNE.

Jean Marie Fleuriot dit Marquis de Langlé

condamné à être brûlé le 26/02/1789
par le parlement d'Espagne -

V O Y A G E

D E

F I G A R O

E T

E S T A G N E

21cm

R. 76735

VOYAGE

DE

FIGARO

EN

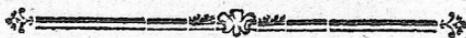
ESPAGNE.

CURRENTEROTA.



A SÉVILLE,

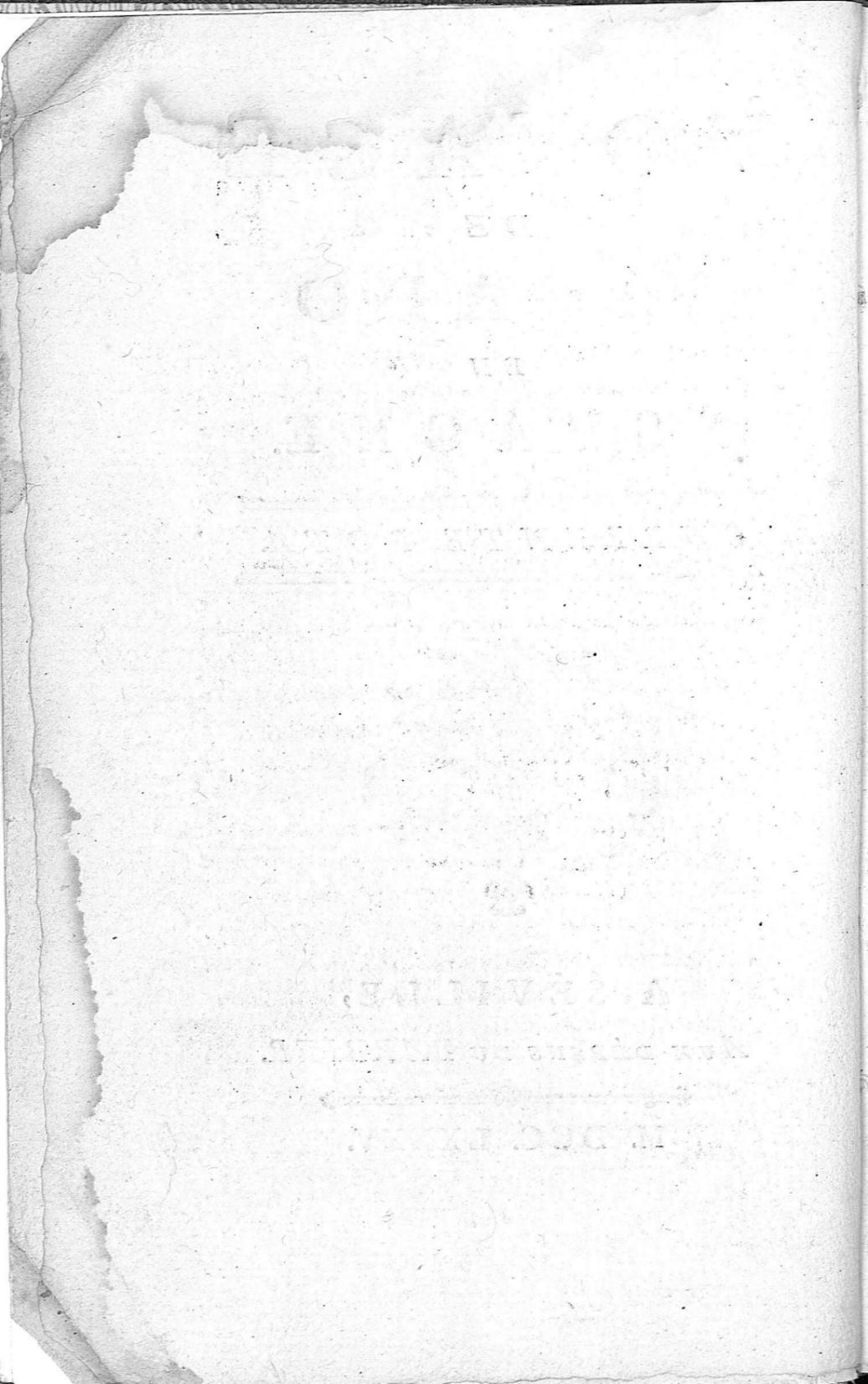
AUX DÉPENS DU BARBIER.



M. DCC. LXXXV.

Année de la paix en Espagne





A V I S

DE L'ÉDITEUR.

SI la nouveauté peut assurer le succès d'un livre, on espere que celui-ci réussira. Tout y est neuf, faits, choses, expressions, pensées, maniere de les rendre. L'auteur est jeune. Le sujet est vierge, dans le genre qu'il est traité. Il seroit à desirer, peut-être, que l'histoire du monde fût écrite ainsi; y eût-il une foule d'erreurs, elles éclaireroient sur les vérités. On auroit une table des matieres, raisonnée des gros livres, où sont enfouis, où sont épars ce que cherchent, ce que veulent savoir & doivent apprendre les philosophes, les politiques, les penseurs & les enfans.

Ce n'est point un froid écrivain qui traîne sa plume, c'est un dessinateur qui promene rapidement son crayon; un graveur qui retient ou enfonce son burin; un sculpteur qui s'efforce de donner au marbre, à la pierre qu'il coupe, qu'il taille, la vie, le sentiment, le mouvement & la parole.

Ici, le désordre, l'abandon, les idées incohérentes, singulieres, sont sagesse: là, l'incorrection est mérite.

Jamais personne ne s'est mieux peint dans un ouvrage. On devine l'âge, les traits, la physionomie de l'auteur. On devine ses goûts, ses penchans, ses passions; on le voit, on le connoît, on croit avoir passé dix ans avec lui.

A son style rapide & chaud, à ses tableaux, tantôt plaisans, tantôt touchans, tantôt sublimes, on reconnoît sans peine que l'auteur n'a rien cherché, rien attendu, rien retenu; & que tout ce qu'il dit, il le sent, il le pense, & lui échappe comme un soupir.

Le lecteur n'est point humilié, il comprend tout. En lisant cet ouvrage, il croit entendre quelqu'un qui parle, & parle vite, exprès pour lui laisser à son tour, le tems de répondre & celui de parler.

On trouvera des détails puérils, qui contrastent avec la majesté de l'histoire; tels que les éplucheuses de safran, l'hôteffe aux jambes énormes, les jolies filles qui se baignent, les esprits qui reviennent, &c. &c.

Ces détails sont délassans pour le lecteur; il rit & ne s'appesantit point sur les traits échappés à une imagination quelquefois trop fougueuse, sur les hardiesses qui seroient intolérables dans plusieurs pages, & qui plaisent dans quelques lignes, dans quelques mots.

C'est aux articles MON PERE, ENFANS, SOLEURE, BIENNE, M. DE SAINT-RO-

BERT, (1) que l'auteur s'est sur-tout surpassé ; sa sensibilité émeut , attendrit ; ses descriptions , ses tableaux brûlent les pages.

Quand il parle de Dieu , de la religion , ce n'est point sa religion qu'il attaque : ce sont ces pratiques indécentes , ces abus pieux , ce fanatisme aveugle , cette superstition imbécille des Espagnols ; ce sont ces mysteres incompréhensibles , ces lettres anonymes , ces logogryphes , si on peut le dire , que l'Eternel n'écrivit , ne signa , & ne proposa jamais à la foi , à la crédulité des hommes.

Quelque ameres que soient les vérités qu'il dit , l'auteur aime les Espagnols ; il leur rend justice : ils sont reconnoissans , sensibles ; il consentiroit à vivre parmi eux , ils ont de grandes vertus : c'est l'empire des moines ; ce sont les entraves de la presse qui les corrompent , les gâtent , & les empêchent de mûrir , de penser , & d'être comme tout le monde.

C'est ici le lieu de dire que la liberté d'imprimer doit être proportionnée à la forme du gouvernement. Un peuple libre comme l'Anglois , qui n'existe que par ses chartes qui protègent ses libertés , qui a tout à redouter si la loi le condamne , qui peut tout braver s'il est ex lex , peut tout dire , tout écrire

(1) Ces articles ont été réservés pour le second volume.

(viij)

*tout imprimer : c'est l'effort mutuel des partis
qui maintient en Angleterre l'équilibre du
régime. Il en est de la puissance souveraine,
comme des fonds de la banque : ces moyens
passent sans cesse du peuple aux chefs, &
des chefs à la nation.*



VOYAGE



VOYAGE EN ESPAGNE.

ENTRÉE EN ESPAGNE, PAR SALIENTES.

UN tas de pierres fert de limites. A peine a-t-on perdu la France de vue, qu'on s'enfonce dans les Pyrénées.

A droite, à gauche, devant, derrière, on a des monceaux de sable, des rochers, des précipices, des cascades, des torrens, des sapins, des cavernes & des glaçons.

Pendant quinze mortelles heures on ne voit ni trace, ni habitation d'hommes, on croit être seul au monde.

On arrive à Salientes : Salientes n'est rien. Le lendemain on traverse la plaine de *Biescas* ; on descend une côte rapide ;

on passe sur le pont de *Fanlo*, construit par le diable; on dîne par cœur à *Cusabos*; on côtoie des marais; on ne voit plus les Pyrénées; on couche à *Almodavar*, à *Huesca* si l'on veut; & le troisieme jour, si le tems est clair, si l'on a de bons yeux, s'il fait beau, on découvre de très-loin les murs, les clochers de *Saragosse*.

S A R A G O S S E.

Au grand nombre d'équipages, à la quantité de valets, à la multitude de mendiants (1) qu'on voit ici, il semble que la moitié de la ville a tout, & que l'autre moitié n'a rien.

Saragosse, dit-on, est une ville commerçante; il n'y paroît pas: tous les bras sont croisés, sont dans l'inaction; les boutiques, les magasins sont vuides, les métiers sont immobiles; il n'y a pas un seul canot sur l'*Ebre*. (2)

(1) Cet ouvrage étoit imprimé quand on a appris que par les soins du marquis d'Agerhe, de dom Martin Goicochea, & de dom Ramonda Pignatelli Allias Canonico Mora, on a établi une maison de miséricorde, où tous les mendiants valides sont logés, nourris, habillés, moyennant qu'ils filent & qu'ils peignent de la laine.

(2) Fleuve qui passe à *Saragosse*.

En vain les Hollandois ont offert de rendre, à leurs frais, l'Ebre navigable; (1) en vain les Espagnols pouvoient voir, pouvoient entendre les travailleurs qui tout près d'eux, qui sous leurs yeux applanifsoient les collines, perçoient les rocs, coupoient les montagnes, combloient les vallons, joignoient les mers; ils n'ont rien vu, rien entendu, rien écouté.

Le palais de l'inquisition est au milieu de la ville; ses murs jaunes, bruns, épais & flanqués de tours, paroissent avoir cent pieds. C'est là qu'on envoie les incubes, les succubes, les devins, les juifs, les trembleurs, les loups-garous & les forciers. L'archevêque de Saragoſſe est le chef

(1) L'Espagne n'a pas un seul fleuve navigable, & tous néanmoins pourroient le devenir fans de très-grands frais. Depuis Aranjez jusqu'aux frontieres de Portugal, le Tage pourroit aisément porter des bateaux. En rassemblant toutes les sources, tous les ruisseaux qui descendent des montagnes, d'où part le Mancaranes, on en formeroit un canal pour le transport des bagages de la cour; ce même canal pourroit servir à amener les pierres de construction: on pourroit établir une navigation fixe d'Anduxar à Madrid; on pourroit en outre pratiquer une autre communication de Cadix avec l'intérieur du royaume; on pourroit enfin, par le moyen de l'Ebre, construire un canal semblable à celui de Languedoc, depuis le golfe de la Biscaye jusqu'à la Méditerranée.

suprême ; quarante à cinquante jacobins font les geoliers de cet antre, d'où rien ne transpire, d'où peu de gens sortent, & dont trois ou quatre ponts-levis, des fossés, des bastions, des verroux, des freres lais, & des dogues empêchent d'approcher.

La ville est entourée de promenades inutiles.

Hors la rue de Cossò, toutes les rues de Saragoffe font si obscures, si étroites, si sales, si fangeuses, qu'à midi on n'y voit goutte, & qu'on ne fait jamais où poser le pied.

Les cures & les miracles ne coûtent rien à notre-dame du Pillier ; sa chapelle lambriffée d'ex-voto, de bras, de jambes, de fumée, de cierges, de béquilles, ne désemplit jamais d'aveugles, de sourds, de muets, de boiteux, de culs-de-jattes, qui prient, qui soupirent, qui pleurent, qui esperent, qui attendent, qui baissent la terre & font des signes de croix.

Dans un pays comme l'Aragon, qui produit tant de soies, tant de laines, tant de matieres premieres de tous les genres, & dans une ville aussi considérable que Saragoffe, il est surprenant qu'il n'y ait que deux fabriques, l'une d'eaux-de-vie, l'autre de chapeaux ; celle-ci est appelée la fabrique

de *Cobalecientes*. Ces chapeaux ne font pas chers, ils font excellens; il y a six mois que j'en achetai un, je le porte souvent, je n'en ai pas soin, il est encore tout neuf.

A juger du premier apperçu, les gentils-hommes aragonois font serviables, questionneurs, friands d'aulx, friands de piment, (1) versés dans le blason, glorieux d'avoir des armoiries, & pressés de les montrer.

Le catalogue des livres permis est si mince, les peines si graves, les MM. de l'inquisition font si alertes, qu'on ne trouve chez les libraires de Saragoſſe, que des cantiques, des almanachs, des noëls, des rudimens, des dictionnaires, des heures, & la vie originale de quelques saints du canton.

Depuis que la foudre a consumé la salle des spectacles, il n'y a plus de comédie: on a tenté de construire un nouveau théâtre; mais le ciel s'est couvert, le tonnerre a grondé, notre-dame du Pillier a jetté des cris; les offemens, les reliques ont changé

(1) Le piment, fruit long comme le doigt. Le goût de ce fruit ressemble si parfaitement au goût du poivre, que pour peu qu'on en mange, on a pendant tout le jour le palais enflammé, l'haleine brûlante, & la bouche en feu.

de place , les corps saints font fortis de leur tombe : auffi-tôt , à coups de pierres , le peuple confterné , les prêtres & les moines furieux ont difperfé les maçons.

A quinze cents pas de la ville environ , foixante bernardins ou prémontrés vendent en détail du vin muscat. Jardins , cellules , cloîtres , dortoirs , tout le couvent eft rempli de tables , tout eft garni de buveurs , de qui les chanfons , le bruit , les cris , les éclats , changent ce faint lieu en corps-de-garde.

R O U T E D E S A R A G O S S E A M A D R I D .

Pendant deux jours on ne voit ni arbres , ni vignobles , ni épis ; en revanche , on foule aux pieds le thim , la marjolaine , la méliffe , le ferpolet , la camomille , la lavande & le romarin.

On paffe par Daroca , Lœches , Mejo-rada , Alcala de Henarès , Calatajud , Al-barazin & Guadalaxara.

Les bourgs , les villages , les hameaux , les maifons éparfes font très-rares , & partout des mains oifives , des visages défaits , maigres , plombés , couleur de paille , des haillons , de la vermine ; par-tout de mauvaises cabanes , où hommes , femmes , en-

fans , filles , garçons , mules , chevaux , moutons , chevres & mulets font couchés , font entassés péle-mêle.

Publius , Cneius , Cornelius & le chaste Scipion passerent à Calatajud en revenant de massacrer les braves habitans de Numance ; c'est ce massacre qui devint l'époque des guerres civiles ; c'est lui qui donna le signal de la proscription de Sertorius , de la défaite de Sylla , & du triomphe complet de Metellus & de Pompée.

Des girandoles d'une grandeur énorme , gâtent , coupent , alongent l'oreille des dames d'Albarazin.

Graces à une fabrique de draps , les habitans de Guadalaxara ont de bons habits , de bons fouliers , de l'embonpoint & l'air content.

Les ouvriers font la méridienne , à une heure tout est fermé , tout le monde dort , on ne peut rien voir.

A Meiorada on épluche mal le safran ; César a campé devant mes fenêtrés.

Jolies éplucheuses du safran de Meiorada ; ma chere Pepina (1) sur-tout , ne me boudez point ; je ne vous en veux pas ; je vous aime , vous le savez bien ; mais épluchez mieux votre safran , séparez les

(1) En françois , Josephine.

feuilles des fleches , séparez les pétales du pistil , votre safran en vaudra mieux , vous en aurez davantage , vous le vendrez plus cher , & j'en ferai bien-aïse.

Les Romains , les Goths , les Maures , les Espagnols s'amuserent tout-à-tour à prendre , à piller , à brûler Daroca : dans les mafures qui restent , on ne trouve pas un lit , pas une chaise , pas un verre d'eau.

La Posadera , (l'hôtesse de Lœches ,) a des jambes prodigieuses ; jamais je n'ai vu de pareilles jambes ; je parie , quand on voudra , & tout ce qu'on voudra , mettre ses bas par dessus mes bottes.

A droite , en entrant aux cordeliers , sainte Theresé évanouie dans les transports de la jouissance céleste ; ses boucles , ses tresses , sa ceinture , son voile , son bandeau flottent en désordre , & ses yeux à fleur de tête , étincelans de feu , brûlans d'amour , humides de larmes , semblent chercher dans le ciel son Dieu , son époux , son amant.

La plus belle des femmes , la belle Léonore de Gusman , qui vit à ses pieds toute la Castille , tout l'Aragon , & qu'Alphonse *le Vengeur* aima jusqu'à l'idolâtrie , est enterrée dans le chœur du couvent des augustins de Signeuza.

Hier à quatre heures , les étudiants d'Alcala

cala lancerent un ballon ; c'est dom Bernard qui a construit cette machine. Dom Bernard, dit-on, est le plus grand physicien du pays : si quelque jour on peut aller voir en ballon, en char volant, où, comment, avec quoi se forment la grêle, les vents, la pluie, la foudre & les tempêtes, sûrement dom Bernard sera le premier qui arrivera sur les lieux, qui en reviendra, & qui nous rapportera de là-haut un échantillon du tonnerre.

ENTRÉE DE MADRID.

Des sapajoux, des guenons, des cataquois, des perroquets à presque toutes les fenêtres, une rue très-longue, très-large, une porte superbe, (1) une infinité de tours, de clochers ; des maisons à quatre, cinq, six, sept, huit étages, de très-beaux balcons, la poste aux lettres, (2) la douane, (3) la *place du Sol*, (4) (du soleil.)

(1) La porte d'Alcala.

(2) La poste aux lettres est un des plus beaux édifices de Madrid : il étoit, dit-on, sur le point d'être achevé, lorsqu'on s'aperçut qu'on avoit oublié l'escalier.

(3) La douane est un édifice moderne ; elle est très-vaste, les magasins sont commodes & bien distribués.

(4) La place du Sol est une place magnifique ;

La grande place , le bruit perpétuel des cloches , rend l'entrée de Madrid vraiment riante , vraiment imposante.

La fontana de oro , (la fontaine d'or) est une bonne auberge ; l'hôte est cher : il faut faire son prix.

LE BUEN RETIRO.

Depuis que le roi a quitté *le Buen retiro* , les bâtimens tombent , les fontaines sont taries , les jets d'eau sont comblés , rien ne croît dans les jardins ; les grottes , les groupes , les thermes , les bassins , les boulingrins , les bosquets , tout est détruit , tout est mutilé ; une statue seule reste toute entière , c'est Philippe II. Ce Philippe est admirable , il épouvante ; c'est le sourcil , le front , l'œil , le regard d'un méchant , d'un tyran , d'un monstre ; c'est lui : je le vois ; il médite quelque crime , il couve , il cache quelque ressentiment , quelque complot , il va ouvrir la bouche pour ordonner un meurtre , pour dicter au duc d'Albe (1) une sentence de mort.

huit grandes rues viennent y aboutir ; le soir , quand toutes ces rues sont éclairées , du milieu de la place on jouit d'un coup-d'œil admirable.

(1) Le duc d'Albe , ami intime , ministre confi-

A la place des impostures, gravées sur le piédestal, que n'a-t-on mis, que ne met-on, il en est encore tems; il s'est nourri de sang; il a rempli la Calabre, le Piémont, la Hollande, les Pays-Bas, la Valtelline, l'Espagne & la France, de troubles, de deuil, de malheurs, de gibets, de bourreaux, d'espions; il a fait affa-finer Escovedo, Perès, Horn, Egmond. Il est mort, rongé par des vers, dévoré par des poux, (1) rendant les intestins, rendant les excréments, & tourmenté d'une plaie secrète, d'une plaie honteuse, d'une plaie fétide qui l'empêchoit de s'af-fecir, de marcher, de bouger, & qui le forçoit à rester immobile. Pourquoi ne pas mettre que pendant dix ans, & durant toutes les nuits, il entendit prome-ner dans sa chambre, il vit à son chevet le spectre de sa femme, & le fantôme de son fils, (2) qui ouvroient les rideaux,

dent de l'exécuteur des meurtres, & souvent le conseiller des crimes de Philippe II.

(1) Voyez Basnage, Grotius, Strada, le cardinal Bentivoglio, &c.

(2) Plusieurs historiens, qui justifient Philippe II de la mort de sa femme, assurent qu'Elisabeth mourut de chagrin de la perte de dom Carlos son amant; & pourtant voici mot pour mot ce que dit Mezerai: *Il est certain que Philippe II empoisonna*

le faifissoient par les cheveux, & l'arra-
choient hors de son lit. (1)

Le fils du concierge du Buentiro a
une forme extraordinaire, une figure bizarre ;
il est plus gros que moi, il paroît plus

*son épouse, & la fit périr avec le fruit dont elle
étoit grosse, ainsi que la reine Christine le vérifia
par des informations secrettes qu'elle fit faire, &
par les dépositions des domestiques de cette prin-
cesse, lorsqu'ils furent de retour en France. Mezerai
écrit mal, raconte mal, il est diffus, il est bavard,
un peu déclamateur quelquefois ; mais Mezerai ne
ment pas.*

Pour Mariana, qui s'accorde absolument avec
Mezerai, je ne le cite pas, je le compte pour rien ;
il m'a trompé dans tant d'endroits, que depuis ce
tems-là je ne le crois plus.

Si quelque chose peut justifier Philippe II, c'est
qu'il se rendoit justice ; c'est que tous les soirs, en
se couchant il disoit à dom Francisco Oforno, son
premier valet-de-chambre : Je consentirois à mourir
tout à l'heure, si je pouvois, par ma mort, effacer
des annales du monde, mon nom, mon regne &
tous mes crimes.

(1) On fait que l'avocat Leclerc, que sir Walter
Raleig, que Gregorio Leri, ne disent pas un mot
de tout cela ; c'est l'exacte vérité pourtant ; je n'in-
vente rien, je n'ajoute rien : pourquoi, pourquoi
mentirai-je ? Philippe II a fait tant de mal, a pris
tant de peine, tant de plaisir à se faire craindre,
à se faire détester, que pour le rendre odieux, la
calomnie est inutile.

vieux ; il a huit ans : si cet enfant vit , ce sera un monstre.

L A G R A N G E .

Tant mieux , si la Grange , autrement appelée Saint-Idelphonse , appartenoit encore à des bergers , Philippe IV n'eût pas laissé cinquante millions de dettes , (1) employés en grande partie à bâtir la Grange , à l'orner d'étangs , de berceaux , de Nymphes , de Tritons , de Faunes , de Sylvains , de Naiades , d'allées , de fallons verts , & autres étalages auxquels ce prince , vain , injuste , voluptueux , sans ordre , sans conduite , prodiguoit l'argent qu'il empruntoit à des commis , à des laquais.

Pour avoir un parc , pour avoir des jardins , Philippe IV fit démolir cinq à six cents maisons , fit entourer de murs deux mille arpens de terre qu'il prit à son peuple , qui avoit plus besoin pourtant de racines , de graines , de légumes , d'herbes , de lait , de fromages , que lui de chevreuils , de faisans , de lilas , de poules d'eau , de jasmins , de paniers de fraises , & de bouquets de roses.

(1) Ferdinand , tout juste qu'on le surnomme , ne voulut jamais payer les dettes de son pere.

Mais l'Espagnol est un paresseux ; ce parc & ces jardins seroient restés incultes , le seroient encore , ne seroient à rien : il faut voir , il faut essayer , la terre est excellente , elle est toute neuve : que le roi lui-même donne l'exemple ; que pendant dix minutes , il conduise , ou du moins qu'il suive des yeux , la herse & la charrue ; qu'il laboure , qu'il fume , qu'il enseme un coin de son parc ; que ses mains royales abattent un pan de muraille , & l'on verra si dans ce parc , si dans ces jardins , il ne croît pas avant deux ans , du bled , du froment , des artichauts , des concombres ; & l'on verra si l'orge , les grains , les prés & les champs ne remplaceront pas bientôt , les cailloux , le sable , les genets , la mousse , les joncs marins , qui couvrent les sept huitiemes de l'Espagne.

On a appelé Alphonse III ou IV , (j'ai oublié lequel) *l'astronome* , (1) *l'alchymiste & le magicien* ; on appellera Charles III , *le laboureur*. (2) On a gravé sur le cercueil

(1) *Quoi qu'en disent les Espagnols , qui comparent Alphonse à Galilée , Alphonse n'étoit pas à beaucoup près un astronome consommé ; il connoissoit à peine l'étoile polaire , les pléiades , la grande ourse , la petite ourse ; c'étoit assez pour un roi.*

(2) *Un roi d'Espagne laboureur ! Pourquoi non ?*

d'Alphonse, un barometre, des lunettes, un grimoire, des globes, un compas, des cadrans, des crayons; on gravera sur la tombe de Charles, un van, un crible, un fléau, un rateau, un plat de lentilles, une gerbe de bled. Nourrir son peuple, encourager l'agriculture, se passer de fruits, de fleurs, de parc, de ferres chaudes, de chiens, de piqueurs, vaut cent fois mieux que d'évoquer des ombres, de réveiller les morts, de monter sur une tour, d'y rester la nuit à compter, à mesurer, à regarder les étoiles, à tirer le plan, à lever la carte du ciel, & de passer le jour dans un laboratoire, auprès d'un foyer, auprès d'un fourneau, à vuidier, à remplir des alambics, des creufets, des mortiers, des pots, des fioles, des bouteilles, à souffler des charbons, à se vautrer dans les cendres.

L A F L O R I D E.

La Floride est remarquable par un grand

J'ai mesuré, j'ai dessiné, j'ai nivelé, j'ai sarclé, j'ai labouré tout seul, disoit Cyrus, le grand jardin que j'ai à la porte de Babylone; & quand je me porte bien, je ne dîne jamais sans travailler une couple d'heures avec mes jardiniers; si dans mes jardins il n'y a rien à faire, ou je fends du bois, ou je tire de l'eau, ou je travaille dans mon verger.

nombre de jets d'eau, qui, formés par les sources qui descendent des montagnes voisines, sont bien plus clairs, bien plus hauts, bien plus beaux que tous les jets d'eau que nous avons en France.

LE PALAIS NEUF.

Le Palais neuf est achevé. Ce bâtiment, situé à pic sur une montagne, a plutôt l'air d'un couvent de bénédictins, que du palais d'un roi. Les dedans sont tristes, parce que l'édifice en est resserré & massif; les jardins sont construits en amphithéâtre, ils ont pour cadre le Manzarànès & les monts Pelés, qui s'élevent par mamelons sur la terre blanche & pierreuse des environs de Madrid.

ARANJUEZ.

Des troupeaux de bêtes fauves, une position charmante, de superbes espaliers, d'excellens fruits, une vue admirable, sont tous le mérite d'Aranjuez; hors une statue de Vénus. Cette statue trompe : la beauté, l'attitude, l'air de vie fait illusion; il semble que ce morceau de marbre sent, pense, palpite, voit & respire, & qu'il parleroit s'il vouloit parler.

Le Tage & la Xarama battent les murs du

du château ; quand il fait chaud , quand il fait beau , quand le roi n'y est pas , les jeunes filles d'alentour viennent se baigner dans le Tage ; on les voit , on leur parle , on peut les toucher des fenêtres , & corsets , mouchoirs , jupons , rubans , tout est défait , dénoué , ôté , laissé sur le bord de l'eau.

L E P A R D O .

Le roi chasse beaucoup , mais couche rarement au Pardo ; on a changé en chapelle , on a converti en prie-dieu , le boudoir , & l'ottomane sur laquelle Ferdinand , Philippe & Charles oubloient , entre les bras de leurs maîtresses , que Turenne gaignoit la bataille des Dunes , que la Meilleraie prenoit Arras , que les Hollandois s'emparoiént du Brésil , que la maison de Bragance montoit sur le trône ; que Macao , que Goa , que Mozambique , que les isles Açores chassoient leurs vicerois , leurs gouverneurs , leurs consuls , leurs audiences ; (1) que les Catalans ravageoient la Castille , l'Aragon , s'approchoient des portes de Madrid ; & que les François enfin alloient surprendre au lit , les dames , les demoiselles , les religieuses & toutes les jolies femmes de Jaca ,

(1) Parlemens ou à peu près.



de Soria, de Saragoffe, de Pampelune & des environs.

L A G U A D A R A M A.

Des mouches à miel, des hiboux, des corbeaux, des chouettes, un concierge, des chauve-fouris, & des hirondelles habitent la Guadarama.

L A S A R S U E L A.

On pourroit faire de la Sarfuela un palais enchanté; mais le parc, les bâtimens, les jardins, tout est négligé. Personne n'habite la Sarfuela, parce que toutes les nuits, une foule d'esprits s'y rassemble pour causer, pour tout casser, pour danser.

L' E S C U R I A L.

Pour avoir des pierres, Philippe II fit bâtir l'Escorial (1) au milieu de quatre montagnes qui le cachent absolument, qui

(1) Ceux qui seroient bien-aîsés d'avoir des détails sur l'Escorial, & de savoir combien on y trouve de cours, de portes, de fenêtres, de reliques, de clous, peuvent consulter la Martiniere, Moréri, Cluvier, Colmenar, Silhouette, Caveyrac & beaucoup d'autres, qui ont exactement compté tout cela.

ramassent, qui rassemblent à l'entour, qui fixent & arrêtent au-dessus des toits, de la neige, des nuages, des brouillards, que le soleil, depuis deux cents ans, s'efforce inutilement de percer, de dissiper & de fondre.

Ce lieu si fameux, si caché, si humide, si nébuleux & si triste, a coûté soixante millions. (1)

Les jardins & le parc sont immenses; mais la terre a si peu de sels, le terrain est si froid, si bourbeux, que les légumes, les fruits, les racines & les fleurs ne peuvent avoir ni force, ni goût, ni coloris, ni parfum.

Je suis descendu dans le Panthéon; (2) j'ai vu les tombeaux des rois d'Espagne. A la lueur d'une lampe qui brûle toujours, qui noircit tout, qui empoisonne, j'ai vu tout les trophées, les emblèmes, les drapeaux, les étendards, dont les urnes, les cercueils sont tout couverts; j'ai lu toutes les épitaphes, toutes les inscriptions, toutes les de-

(1) Ainsi quand l'auteur anonyme d'un Essai sur l'Espagne, imprimé, je ne fais où, assure que l'Escorial a coûté trente millions, il se trompe seulement de la moitié.

(2) Chapelle souterraine, sépulture des rois seuls. Vendôme qui remit Philippe V sur le trône, Pizarre qui conquiert le Mexique & Cortez, sont tous les trois enterrés dans un trou.

vites. Qu'on efface les noms, les surnoms ; les titres des morts ; qu'on efface le commencement, la durée, la fin de leur regne ou de leur vie ; qu'on efface quelques guerres, quelques fléaux, quelques phénomènes, quelques événemens qui font époque : que ma main se dessèche, que jamais je ne puisse écrire ; que je meure demain, tantôt, tout à l'heure, s'il reste un seul mot de vrai.

La galerie de l'Escorial est riche en tableaux.

Au-dessus de la place qu'occupe le roi dans le chœur, est un St Jérôme représenté dans son cabinet, les yeux fixés sur une pendule. Ce tableau est excellent, à la pendule près ; car sûrement St Jérôme n'avoit dans sa chambre, ni pendule, ni montre ; dans ce tems, on avoit seulement pour mesurer les heures, le jour & la nuit, que l'appétit, le soleil, de l'eau & du sable.

Dans le réfectoire des freres, un christ m'a frappé. (1) Ce christ est tout en sang,

(1) Ce christ est de *Juan Fernandez Navarette*, surnommé le *Mudo*, (*le Muet*) parce qu'il étoit muet. Si sa réputation d'honneur, de sainteté, de probité, &c. étoit moins bien établie, notre manière de représenter le Sauveur pourroit lui faire tort dans l'esprit de beaucoup de monde : moi, je

Marie pleure au pied de la croix ; & de quoi , & pourquoi pleure-t-elle ? puisqu'elle fait que son fils , mort seulement pour la forme & pour notre bien , ressuscitera quand il voudra.

LA CASA DE CAMPO.

A la Casa de campo , on conserve un arbre superbe : jamais je n'ai vu d'arbre aussi beau , aussi haut , aussi touffu ; on y monte par un escalier ; on y a pratiqué des bancs , des tables , des berceaux ; cent personnes y seroient assises à l'aïse , & cinquante , je crois , y pourroient danser.

Que ces beaux arbres deviennent rares ! Parce qu'ils doivent nous survivre , nous sommes jaloux ; nous les coupons par jalousie ; nous les volons à la postérité , à nos enfans , que nous privons d'ombre , de bois , de forêts & du plaisir d'aller y entendre le chant , les points d'orgue , les cadences , les

ne voudrois plus qu'on peignît Jesus-Christ souffrant , mourant , suant du sang , portant sa croix , couronné d'épines ; je voudrois qu'on le peignît désormais toujours dans le moment de son triomphe , toujours dans le moment où il brise en éclats la pierre qui le couvre , où il réveille , effraie , renverse ses gardes , les apôtres & toute leur suite , en s'élançant du cercueil.

éclats harmonieux, les martellemens des cailles, des méfenges, des roffignols & autres oifeaux.

CLIMAT DE MADRID.

Quoique Madrid foit pour ainfi dire fur les frontieres d'Espagne, en comparaifon des royaumes d'Andaloufie, de Valence, de Galice, de Grenade, toute l'année néanmoins on jouit ici du plus beau tems du monde. Pendant toute l'année, on mange à Madrid, on trouve au marché, des abricots, des framboifes, des pêches, des cerifes, du raifin, des oranges, des prunes & des petits pois.

Quelquefois pourtant, & durant des femaines entieres, il regne des bifes piquantes, qui refroidiffent l'air, dépouillent les arbres, caffent les branches, difperfont les fleurs, arrachent les fruits; mais ces bifes en revanche, balaient, déchirent, effacent les nuages, agrandiffent, reculent l'horifon, embelliffent, éclairent, blanchiffent le jour & font briller le foleil de Madrid, d'un éclat, d'une clarté que le foleil n'a point en France.

Rien, rien fur-tout ne furpaffe, n'égale la beauté, la fraîcheur de la nuit; on fent la bergamote, le mufc, l'œillet, la fleur

d'orange, tout l'atmosphère est embaumé. Sur toutes les places, sous tous les balcons, à toutes les fontaines, on chante, on danse, on cause, on pince de la guitare, on joue de la flûte. Non, jamais au mois de mai, au mois d'août, ni pendant le printemps, ni pendant l'automne, que le soleil se couche, ou qu'il se leve; (1) non, jamais nos berceaux, nos bosquets, nos Thuilleries, nos cours, nos champs élysées, nos promenades; non, jamais les bords de la Seine, les rives du Tibre & celles du Rhône, le Lac de Biemme, (2) les bois du Waldeck, (3) les campagnes qu'arrose la Loire, ne rappellent, n'accumulent dans un instant, dans une minute, dans une seconde, tant d'idées, d'images, de souvenirs, de jouissances, qu'en rassemblent les nuits de Madrid, depuis onze du soir, jusqu'à deux, trois, quatre heures du matin. Mais il faut être jeune, il faut avoir vingt ans; à trente ans on auroit ou trop chaud, ou trop froid, ou envie de dormir;

(1) Quand le soleil se leve, c'est le plus beau morceau du spectacle, c'est le moment de regarder, & nous dormons.

(2) Personne peut-être ne connoît, n'a entendu parler du lac de Biemme; moi, je le connois bien.

(3) Château à deux mille pas de Soleure.

à trente ans , déjà les fibres , les nerfs , les organes se racornissent , se relâchent ; déjà le feu des veines , le feu de la vie est presqu'éteint : on n'a plus cette sensibilité brûlante , cette sensibilité universelle ; on n'a plus , je n'aurai plus , j'aurai perdu cette poussière , cette fine fleur , cette poudre qui chauffe , qui embrase , qui allume mon sang ; à trente ans , déjà la nuit , la fraîcheur , l'harmonie , les odeurs , l'éclat , le feu , les reflets de la lune , des étoiles , la rosée , le point du jour , le beau tems , le son de l'eau , le chant des grenouilles n'a plus le même charme , le monde est décoloré , est tout changé ; il faut aller se coucher.

COMBATS DE TAUREAUX.

Je vivrois mille ans , j'y penserois tous les jours , je ne concevrois jamais , ce qu'on peut trouver d'attachant , de superbe à ces affreux combats : tout y révolte ; les tauroyeurs font horreur , les taureaux (1) font

(1) Tous les taureaux qui servent à ces spectacles , sont pris dans les montagnes & dans les bois de l'Andalousie ; pour les attirer hors des forêts , on y envoie des vaches dressées à cela , & dans l'instant que ces taureaux , pressés d'amour , sans perdre de tems en caresses inutiles , s'élançant sur
pitié ,

pitié ; un homme est de pierre , son cœur est doublé de pierre , si ses yeux ne se remplissent pas d'eau , en regardant douze ou quinze assassins tuer de sang-froid une malheureuse bête , à qui un bâillon passé dans la gueule , une museliere attachée aux naseaux , ôte les moyens de se défendre , de terrasser , & même de voir celui qui la tue.

Ce qui complete l'atrocité de cette lutte inégale , ce sont les acclamations , les transports , les cris d'un peuple immense ; ce sont les battemens , les trépignemens de vingt mille mains , de vingt mille pieds , aussi-tôt que le taureau suffoqué de rage , blessé à mort , chancelle , tombe , mugit les derniers soupirs , se roule , se débat , s'étend , se souleve , retombe , se roidit , perd son sang sur la poussiere , où des chiens , où des enfans , où des sous-tauroyeurs , se disputent entr'eux la gloire de l'achever.

Et des femmes , qui tremblent à la chute d'une feuille ; des femmes à qui la piqure d'une épine , d'une abeille , d'un moucheron , arrache des larmes ; des fem-

elles , des payfans aux aguets se jettent sur eux , les saisissent par les cornes , par la queue , les attachent , les musellent & les emmenent.

mes qui s'évanouissent à l'odeur d'un bouquet, qui jettent des cris à la vue d'un éclair, d'une chenille, d'une souris, d'une sauterelle, assistent à ces combats, fixent les yeux sur une bête qui souffre, sur une bête qui saigne, sur une bête expirante, paroissent compter ses plaies, ses cris, ses crins, ses gouttes de sang, & regretter quand elle expire, qu'elle ne se débatta & ne souffre plus!

Voilà ces combats dont on parle tant; voilà ces combats que plusieurs papes, que plusieurs rois ont voulu abolir cent fois, mais toujours inutilement; toujours le peuple s'est attroupé, a menacé, & souvent pour l'appaiser, il a fallu mettre à mort quarante, cinquante, soixante taureaux. (1)

JUSTICE CRIMINELLE.

On laisse vivre en Espagne une infinité

(1) C'est du sang des bêtes que le premier glaive a été teint. Cet apothegme est bien ancien & bien vrai: oui, c'est sur des bêtes que les premiers brigands s'exercerent: sûrement si l'on n'avoit pas tué des bêtes, la terre attendroit encore le premier homicide. Pour avoir tué son moineau, un enfant autrefois fut mis à mort; on eut raison: cet enfant étoit un petit scélérat, que l'Aréopage fit bien d'empêcher de grandir.

de scélérats qu'on feroit mourir ailleurs ; quand ils sont jeunes, on les envoie travailler à Oran, à Puerto-Rico ; &c. quand ils sont vieux, on les laisse pourrir en prison.

Si l'atrocité, si la nouveauté du crime oblige les juges à prononcer la peine de mort, le coupable en est toujours quitte pour la corde. On massole quelquefois, mais seulement pour les grands attentats ; & ce supplice encore qui épouvante l'imagination, qui dresse les cheveux, est après un coup de foudre, (1) un coup de mousquet, de canon ou d'apoplexie, la mort la moins redoutable.

Le bourreau, armé d'une massue & d'un couteau, frappe le criminel à la tempe, l'étend mort, le saigne, le foule aux pieds, le coupe en quatre, l'attache à des crocs, ou le jette au feu. Cette boucherie qui dure trois secondes, pâlit, consterne, glace tout le monde ; des enfans jettent les hauts cris, des femmes s'évanouissent de peur, avortent aux pieds du bourreau, & depuis

(1) Oui, un coup de foudre est la mort la plus douce ; je le dis exprès, je ne l'efface pas. Ne vaut-il pas mieux être lancé par le tonnerre dans le sein de Dieu, que d'y être traîné par une fièvre quarte, par un cancer, ou par la goutte ?

long-tems déjà le patient n'existe plus. (1)

Au lieu de condamner aux flammes, au lieu d'inventer chaque jour des supplices nouveaux, des tortures, des questions nouvelles; au lieu d'appeler de delà les monts, (2) des bourreaux, ou plus cruels, ou plus habiles, ou plus adroits; pourquoi ne pas faire massoler pour tous les crimes?

Outré que la mort sans la douleur punit assez, fait assez de mal; outre que les loix ont promis seulement à la société de la débarrasser du coupable, & rien de plus :

(1) Ce n'est pas à Madrid, c'est à Avignon que j'ai vu massoler; & l'homme qu'on massola fut conduit à l'échafaud, fut assommé les yeux bandés. Bandons aussi les yeux à tous nos criminels.

(2) Quand Mustapha fut empoisonné par son premier médecin, & par son grand aumônier, on n'alla ni en Chypre, ni en Grece pour chercher un bourreau; on ne fit ni déchirer, ni écarteler, ni tenailler les coupables; on les noua dans un sac, on leur donna quelques soufflets, & le premier polisson les jeta dans le Bosphore. En Turquie pourtant on scie, on empale, on fait avaler au coupable du plomb fondu, de l'eau forte, de l'huile de tartre; c'est un conte: on noie, on étrangle tout le monde. Qu'on ouvre pour s'en convaincre le code criminel des Turcs, & l'on verra si du fond de la Corée jusqu'aux Dardanelles, jusqu'aux jardins du ferrail, il a jamais été question d'empaler, de scier, de piler, de couper quelqu'un.

j'en atteste tous ceux qui assistent à une exécution ; qu'on les appelle l'un après l'autre, qu'on les questionne, qu'on recueille les voix, & qu'ils disent si des tronçons, si des membres sanglans, si une tête pâle, si des chairs, si des entrailles pantelantes, ne leur inspireroient pas plus d'effroi, que des gémissemens, des coups de roues, des coups de barre, des chemises de soufre, de la fumée, des flammes, des torches, un brasier ardent, des farmens, des fagots qui pétillent.

Quand un brigand, d'ailleurs, est convaincu, est condamné ; quand un prêtre l'exhorte, l'absout, lui pardonne au nom de Dieu, lui promet le ciel, lui en ouvre pour ainsi dire les barrières ; ce n'est plus le même homme, ce n'est plus un scélérat, ce n'est plus un échafaud, une place publique ; c'est un malade, c'est le lit, c'est la chambre d'un agonisant : il est odieux de le faire mourir en détail, de le faire mourir par piece ; il est odieux de lui faire goûter, sentir, respirer la mort, & de le forcer à maudire, à couvrir d'écume, de crachats, le Crucifix qu'on lui montre, qu'on lui crie de baiser, qu'on lui crie d'implorer.

Ni la jeunesse, ni la beauté ne peuvent désarmer, ne peuvent émouvoir les juges ;

les meres infanticides sont pendues ; on ne fuit pas même le code de Charles-Quint , qui laisse la vie à la mere , si l'enfant meurt dans son sein. On vient de pendre tout-à-l'heure une fille charmante & pleine de graces : la main trembloit au bourreau. Les regards de cette malheureuse , errans sur la foule , sembloient chercher , appeller , attendre le pere de l'enfant. Toi , dont le besoin , l'ennui , l'occasion , plutôt que l'amour peut-être , allumerent les desirs , regarde attacher , vois suspendre , vois expirer sur ce poteau , sur ce morceau de bois , celle que tu as couverte de caresses , pressée dans tes bras , accablée de baisers. Alors vingt fois , cent fois , mille fois peut-être , tu lui dis , que tu mourrois , que tu voudrois mourir pour elle : il falloit donc te charger du crime , il falloit donc t'acquitter , mourir , te faire pendre , dégager ta parole ; c'étoit le moment.

On fouette tous les matins , on enferme pour toujours les filles ou femmes qui se font avorter ; (1) & c'est Charles-Quint

(1) Pourquoi punir avec autant de sévérité une femme qui fait périr son fruit ? l'avortement ne détruit , n'anéantit rien , il décompose , il dissout une masse de chair qui n'a ni sentiment , ni vie , il ex-

qui a signé, qui a dicté cette loi : c'est Charles-Quint qui lui-même étouffa, enterra, dit-on, l'enfant qu'il eut d'une bouquetiere d'Oudenarde. (1)

Et Charles-Quint vouloit aussi qu'on punît de mort les femmes adulteres ; c'est dans un climat aussi brûlant que l'Espagne, dans un climat fait exprès pour l'amour qu'une pareille loi existe ! c'est dans un pays où l'enfant est homme si-tôt, où le tempérament parle si vite, parle si haut, où le libertinage des hommes condamne leurs femmes à n'avoir que des restes ; où souvent une jeune personne doit par convenance, par l'ordre, pour l'intérêt de sa famille, épouser un vieillard ; doit embrasser, réchauffer, ranimer, respirer l'haléine, attacher sa bouche sur la bouche d'un satyre, d'un monstre, d'un cadavre qui a de l'argent. Sophie, Sophie !

Argent, argent ! tu as produit, tu nourris tous les maux, les fléaux, les crimes

tirpe un polype, un morceau de néant, il casse un œuf..... Non, non pourtant, *cet œuf étoit un enfant ; déjà la mere étoit mere, elle est très-coupable, il faut la punir très-sévèrement.*

(1) Beaucoup d'historiens disent que non : je crois qu'ils ont raison : le fameux dom Juan d'Autriche, l'un des nombreux bâtards de Charles-Quint, prouve au reste que ce prince n'étouffoit pas tous ses enfans.

de la terre : pour exprimer tout le mal du monde , il ne faudroit qu'un mot , un seul mot , un mot suffiroit , & ce mot seroit : *argent*.

On déshabille les pourvoyeuses , on les frotte de miel , on les garnit de plumes , on les fouette , on les marque , & le bourreau les promene en ville.

Pour peu qu'un tigre eût eu le sens commun , eût eu de la religion , jamais il n'eût condamné les blasphémateurs à avoir la langue coupée : (1) Un blasphémateur n'offense personne , il blesse , outrage Dieu , assez grand , assez puissant pour punir , & qui ayant exprès pour cela , la mort à ses ordres , son arsenal tout plein d'armes , la foudre à côté de lui , n'a pas besoin de nos bras , de nos bourreaux pour le venger.

Hors *la prison des nobles* , toutes les prisons de Madrid sont des charniers , des latrines ; point de distinction , point de différence entre le prisonnier malheureux & le prisonnier scélérat. A Madrid on confond tout ; souvent le brigand incurable , dont toute la vie n'a été qu'un crime , &

(1) Le marquis de Vauvernagues a dit : *Ce qui n'offense point la société , n'est pas du ressort de la justice*. Cette vérité devrait être la base de tous les codes criminels.

le coquin qui commence, & le malheureux qui doit, qui n'a point d'argent, & celui qui pour régaler sa femme, ses enfans, ses amis ou sa maîtresse, a tué une perdrix ou un lapin de garenne, dorment tous les quatre sur la même paille.

Le carcan, le boulet, la marque, la bastonnade, le cheval de bois, le fouët & les présides punissent les fautes légères.

Les présides sont des galeres, on y condamne, on y envoie tout le monde, les officiers même. Pendant qu'ils rament, qu'ils filent ou qu'ils pêchent, leur service compte; leur tems fini, il n'y paroît plus, ils reprennent leur rang: tout dépend des conventions: chacun a sa façon de voir, chaque gouvernement fait ce qu'il lui plaît; mais à la honte d'aller aux présides, à la honte d'y porter le bonnet, l'habit, les chaînes, tout l'accoutrement d'un forçat, mille gens préféreroient de mourir & d'aller raffasier au fond de l'eau les écrevisses de la mer Noire, & les soles du Pont-Euxin.

La justice espagnole, si indulgente pour certains délits, est inexorable pour les voleurs d'église; il vaut mieux à Madrid & dans toute l'Espagne, voler sur les grands chemins, crocheter des ferrures, enfoncer des maisons, forcer les portes,

égorger le monde , que de prendre à Dieu , à la Vierge , une épingle , un bracelet , un éventail , une aune de gaze , ou un flacon.

En Espagne , où la génération future doit répondre de la génération présente , où le crime d'un seul homme tache toute la famille , toute sa postérité , où la honte est héréditaire , souvent par égard pour les familles , le roi commue la peine de mort en une prison perpétuelle.

Heureuses les contrées où le crime d'un autre n'incolpe personne , où celui qui doit rougir , rougit tout seul , où le souverain ne fait point grace !

Quelle grace ! à ces malheureux , à qui on laisse la vie ; qu'on leur demande quel cas ils en font ; qu'on leur demande quel plaisir ils trouvent à respirer l'air qui passe par une lucarne , à voir le jour qui éclaire les voûtes , les murs , les guichets , les barreaux , la nudité , l'obscurité d'une prison , & qui leur montre les rats , les souris , la vermine qui courent dans leur cachot ; qu'on leur demande s'ils craignent la mort , & l'on verra combien ils rendroient d'actions de grâces au concierge bienfaisant , qui auroit l'humanité de mêler à leurs alimens de l'aconit , du sublimé corrosif.

Non, non, il n'est pas vrai que la mort soit une peine plus cruelle que la prison ; non, l'anéantissement n'est point le dernier supplice ; mille gens disent que sur la roue ils aimeroient encore la vie, ils voudroient suspendre le coup de grace, ils crieroient au bourreau, *attendez, attendez* : qu'ils assistent à une exécution, qu'ils s'approchent de l'échafaud, qu'ils entendent les hurlemens d'un homme qu'on rompt, qu'on brûle ou qu'on vient de rompre, & qu'ils jugent si la lumière peut éclairer, si le soleil peut réchauffer encore le malheureux que le soufre étouffe, que la fumée aveugle, qui meurt de soif, (1) qui a les os brisés, dont le sang coule goutte à goutte, & dont les chairs & les membres tombent par lambeaux.

Parce qu'un cadavre n'est bon à rien, parce que les chiens même n'en voudroient pas, on ne cesse d'écrire qu'il faut abolir la peine de mort, qu'il faut mutiler, qu'il faut couper les oreilles à l'image de Dieu, qu'il faut changer les hommes en bêtes, les atteler à des tombereaux, les envoyer

(1) Il y a quelque tems qu'on roua un homme à Barcelone : pendant deux heures trois bourreaux se fatiguèrent à faire souffrir ce malheureux, & pendant deux heures, à boire, à boire, étoit son cri.

s'enivrer , s'empoisonner des vapeurs des mines , ou se perdre dans les déserts. Par pitié , par humanité au contraire , vidons tous les cachots , toutes les prisons , tous les bagnes ; infligeons la mort pour tous les crimes , faisons mourir sans faire de mal ; massolons tous les brigands , & tout de suite , aujourd'hui plutôt que demain : (1) il vaut mieux cent fois être dans le néant , ou avec Dieu , que de traîner des chaînes , de balayer des rues , de rester vingt ans , trente ans dans le même cachot , dans la même place , ou de se promener le reste de ses jours dans des bois , des fo-

(1) Malgré que la jurisprudence angloise paroisse plus douce que la nôtre ; malgré les soins , les égards même des juges pour les coupables , ceux-ci sont traités avec plus de cruauté réelle qu'en Espagne , qu'en France , & que par-tout ailleurs où le criminel est mis à mort , dans l'instant qu'on lui lit sa sentence. En Angleterre , au contraire , l'exécution est différée de six semaines ; ainsi après lui avoir ôté l'espérance , on lui laisse la vie ; pendant six semaines il a sans cesse devant les yeux les angoisses de la mort. Il semble que la loi se repaisse de cette torture de l'esprit , plus barbare que celle du corps ; elle ne livre sa victime à la mort physique , qu'après avoir laissé le plus impitoyable des bourreaux (l'imagination) lui déchirer le cœur en détail , & épuiser , pour la tourmenter , ce que l'idée d'une destruction inévitable a de plus affreux.

rêts, des déserts; où souvent, à moins du plus grand hasard, on peut faire deux, trois, quatre cents lieues, sans trouver à qui parler. (1)

Mais quand tous les échos répètent les mots *bienfaisance*, *humanité*, *bien public*, *amour des hommes*; il est surprenant que personne n'ait pensé à fonder des prix pour les brigands qui quitteroient les bois pour venir demeurer en ville; jamais les loix n'oublient de punir les crimes; jamais aucune ne s'est souciée de les prévenir. On oublie que les scélérats sont presque tous célibataires; on oublie que c'est pendant la nuit que se commettent les plus grands crimes; qu'en encourageant les mariages, les forfaits seroient plus rares; une femme chérie retiendrait son mari auprès d'elle; & peut-être les noms de Ravailac, de Damiens, de Desrues ne saliroient nos annales, si les coquins avoient aimé. (2)

(1) Lors de la confédération de Bar, un de mes amis fut envoyé dans les plaines de Tobolsk; je ne l'ai pas revu depuis; j'ai écrit, point de réponse; je crois mon ami perdu.

(2) A l'exception de quelques scélérats nés, pour qui le crime est un besoin, un état, une façon d'être, qu'on soit sûr qu'il y a très-peu de voleurs & d'assassins par goût & par choix: c'est la misère qui peuple les grands chemins, qui aiguise les stylets, les

PRÉDICATEURS DE PLACES.

Soir & matin, tous les jours, à toutes les heures, sur toutes les places, on peut entendre à Madrid la parole de Dieu.

Un moine s'empare d'un coin, d'où, monté sur un banc, sur une table, sur un tonneau, sur une échelle, ou sur une pierre, il prêche, il harangue, il fait pleurer, il convertit les dévots, la canaille, les désœuvrés & les passans.

Quelquefois la foule est prodigieuse ; tant mieux pour les filoux, tant mieux pour les catins ; les uns vident les poches, les autres arrangent des parties, & le sermon finit par des vols, par des mariages, & par une quête, durant laquelle le prédicateur, d'une voix terrible, charge d'anathèmes & de malédictions le pécheur endurci qui ne donnera rien.

On ne devineroit jamais qui a dit, qui a appris à tous ces saltimbanques les quolibets, les sottises, les impertinences, les charades qu'ils débitent : on ne devineroit

poignards, les couteaux ; & sur mille malheureux qu'on étrangle peut-être par semaine, depuis Abo jusqu'au cap Finistère, les trois quarts se font pendre pour ne pas mourir de faim.

jamais tous les détails dans lesquels ils entrent. S'ils prêchent la passion ou la naissance de Jésus-Christ, il semble qu'ils étoient-là : ils ont tout vu, tout entendu, tout retenu ; ils donnent le signalement d'Hérode, de Ponce Pilate, de Judas, des satellites & des bourreaux ; ils font le portrait de Marie, de Magdeleine, d'Anne, de Joachim, de la sage-femme, de la nourrice : à les croire, ils ont causé avec les Mages, ils ont vu l'étoile, ils ont déployé les langes, ils ont bercé l'enfant : à les entendre parler de la Judée, de Bethléem, de Nazareth, du Tabor, il semble que les rochers se sont fendus, que le voile du temple s'est déchiré devant eux : à les entendre enfin donner le plan, nommer tous les coins & recoins, tous les buissons du calvaire, on parieroit qu'ils s'y sont promenés, qu'ils y ont chassé, & qu'ils en reviennent.

Outre ces prédicateurs de places, Madrid a aussi une semaine sainte : toute la ville alors est tendue de noir, les spectacles sont fermés, les cafés sont déserts, le peuple remplit les églises ; les rues, les carrefours sont tapissés d'autels, garnis de chapelles, jonchés de cercueils. Dans quelque quartier qu'on aille, à quelque heure qu'on sorte ou qu'on se mette à la fenê-

tre, on est sûr de rencontrer ou de voir passer des croix qu'on traîne, des madones qu'on porte, des reliques qu'on promene, des hommes qui se fouettent, & des pénitens gris, des pénitens noirs, des pénitens bleus, coëffés, vêtus, déguisés d'une manière si effrayante, si ridicule & si bizarre, qu'il semble qu'ils s'arrangent, qu'ils s'habillent, qu'ils se coëffent exprès pour faire rire ou pour faire peur.

Aussi long-tems que la passion dure, & que les missionnaires prêchent, grands titulados, hidalgos, médecins, avocats, hommes de loix, hommes d'épée, hommes de plume, bourgeois, porte-faix; tout le monde prie, tout le monde pleure, tout le monde est triste; les femmes forment à pied, sans rouge, sans mouches, sans parure, sans panaches, sans tresses; des voiles, des réfibles, des mantilles, des paquets de fichus, cachent si bien les traits, les cheveux, les hanches, les formes, les contours & les seins, qu'on ne fait si l'on voit un homme, une femme, un spectre, un masque ou un singe.

Mais à peine les missionnaires sont hors des portes, alors les spectacles s'ouvrent, les cafés, les lieux publics se remplissent; les catins se montrent, les voiles, les mantilles disparaissent, les fichus sont renfermés,

més, les corsets, les jupons marquent les tailles, laissent voir les seins, laissent voir les pieds.

Et quel fruit en effet attendre de ces homélies, de ces sermons, de ces prônes, ce sont les hommes qui prêchent ! Ce n'est pas aux hommes à prêcher ; c'est aux femmes à qui Dieu conféra le don d'attendrir & de toucher : (1) sans les femmes, tout savans, tout illuminés qu'étoient les apôtres, jamais le paganisme n'eût été aboli ; jamais le sang des martyrs n'eût coulé. C'est pour plaire à des femmes ; c'est dans leurs bras que les premiers fideles, que les premiers chrétiens, ivres d'amour, ivres de religion, ivres de foi, jurèrent de croire à Jesus-Christ, jurèrent de l'adorer, jurèrent de mourir pour lui.

Si c'étoit aux femmes à consacrer le corps & le sang de Jesus-Christ ; si c'étoit aux femmes à offrir à Dieu les offrandes,

(1) Si l'on en croit Tacite, César, Justin, &c. parmi les Germains, c'étoient les femmes qui prêchoient. Justin ajoute que l'auditoire de la jeune Biffula, dont Aufonne a chanté les graces, étoit toujours rempli ; que femmes, hommes, enfans, tout le monde fondoit en larmes, & s'en alloit le cœur ferré & pénétré de ce qu'il venoit d'entendre. La primitive église avoit ses diaconisses : faisons prêcher nos chanoinesses.

les oblations de son peuple ; si c'étoit à leurs pieds qu'on dût aller avouer & pleurer ses fautes ; si l'on devoit rester quelques minutes dans la contemplation , dans le recueillement , les levres collées sur la main , dont alors on recevoit l'hostie , matin & soir , & toujours , par-tout les préaux , les jubés , les parvis , les sanctuaires seroient remplis ; plus d'incrédules , plus de déistes , plus d'athées : & l'on eût vu Diderot à genoux.

D E S F I N A N C E S .

Chaque mois voit éclore de nouveaux plans ; à chaque heure les administrateurs changent , tous les bureaux sont bouleversés , il y a rarement mille piastres en caisse ; souvent les gallions mouillent encore à la Vera-Cruz , à Panama , à Puerto-Bello , qu'ils sont dépensés , dus ou mis en gage ; & quelquefois le roi du Pérou , le maître de la Castille d'or , (1) le possesseur de Quito , de Cusco , d'Arequipa , de Porco ; (2) l'homme enfin , pour qui deux

(1) Contrée du Mexique , ainsi appelée , parce que le sable est d'or , les fleuves charient de l'or , les montagnes sont toutes d'or.

(2) Mines les plus riches de l'Amérique , situées sur la cime la plus occidentale des Cordillères.

cents mille bras fouillent les mines, frappent des piaftres où pefent de l'or, n'a pas quand il joue, quand il perd de quoi payer payer les cartes.

Mais où paffent, où reftent donc, quel eft le dragon, quel eft l'enchanteur qui garde ces lingots, ces trésors, ces fommef immenfes, ces caiffes d'argent, ces tonnes d'or qui affluent perpétuellement du Pérou, du Chily, du Mexique en Espagne? Cet argent paffe en France, en Hollande, en Ruffie, en Angleterre, fe change en braffelets, en jeannettes, en mirzas, en colliers, en bagues, en vermillon, en effences, & retourne en Amérique payer les nuits, orner les feins, parfumer les cheveux, briller au cou, pendre aux oreilles, colorer les joues, les levres des négreffes, des créoles, & des catins du Nouveau-Monde.

La déprédation du fisc, la pénurie des finances, au refté, n'eft pas nouvelle en Espagne. L'Europe entiere a retenti, s'eft reffentie de la banqueroute frauduleufe de Philippe II : on fait que Ferdinand III & Ferdinand IV ne payoient jamais, ni leur maifon, ni leur armée, ni perfonne; que Philippe IV enfin, faifoit de l'argent de tout, vendoit tout, auroit vendu l'eau, vendu l'air.

M O N O I S E A U.

Sur ma fenêtre, j'ai un oiseau charmant ; l'espece n'est pas connue en France. Cet oiseau est de la grosseur d'une alouette ; son bec est couleur d'amarante ; sa gorge, sa tête, son cou & l'extrémité de ses ailes sont bleu-mourant ; ses pieds sont très-noirs, & ses yeux couleur de feu ; il chante à ravir ; qu'il soit jour, qu'il soit nuit, à trois heures du matin, déjà il commence à chanter ; il réveille, il impatiente tous mes voisins.

Mon oiseau a un goût bizarre ; il se nourrit communément de millet, de jaunes d'œuf, de biscuit ; mais il quitte tout pour les vers luisans, pour les papillons & pour les mouches ; il niche sur du coton. Je n'ai point encore vu d'oiseau si propre ; il se baigne matin & soir : & tous les jours il faut nettoyer, laver sa cage ; il est, dit-on, très-ardent, très-constant en amour ; il idolâtre sa femelle ; elle vient de mourir : mon oiseau, depuis sa mort, ne chante plus, ne mange plus, ne dort plus, reste sans cesse perché sur la même place, & je crains bien, qu'il ne meure bientôt lui-même de douleur, de faim, ou d'insomnie.

HABIT DU BOURREAU.

En Espagne, tous les bourreaux sont en uniforme ; ce devrait être ainsi par-tout : il ne convient pas qu'un bourreau soit habillé comme moi.

L'ANGELUS.

Jamais, ni la race de Jacob, ni les enfans d'Abraham, ni les descendans de Moïse, ne marquerent leur sabbat par une immobilité si totale, que celle qui glace les Espagnols aussi-tôt que l'angelus sonne. Le matin, l'angelus sonne à six heures, & le soir à sept ; alors personne ne bouge, & tout le monde se tait.

COURTISANES.

Dès que la nuit commence, douze à quinze cents catins s'emparent des rues & des promenades de Madrid.

Teint brun, jolis pieds, petit front, cheveux noirs, grands yeux, nez de chiffon, grande bouche bien bordée, bien blanche, bien coupée, bien rose, joli son de voix, vous séduit ; vous succombez ; vous montez, & vous portez, dit-on, malade.

L E G S P I E U X.

Tout le monde ici se fait enterrer en habit religieux ; on habille les hommes en capucins , les femmes en visitandines , & les filles en sœurs grises.

Outre l'habit , on charge le mort , de reliques , de médailles , de cordons , d'agnus , de rosaires , qu'on lui attache au cou , aux bras , aux jambes , & dont on remplit ses manches , son capuchon , ses poches & son bonnet.

Bariolé , garrotté de reliques , de chapelets , l'Espagnol ne meurt point tranquille ; pour mourir en paix , il faut qu'en mourant , le moribond fasse encore des legs. Aussi , dès l'instant qu'un Espagnol riche est dangereusement malade , deux ou trois escouades de moines quittent leurs cellules , abandonnent le service de l'autel , & accourent vite au chevet , au pied , & dans la ruelle de son lit. Là , les oreilles rebattues , *d'enfer , de feu , de pénitence , de colere* ; pour éteindre les flammes , pour calmer Dieu , pour chasser le diable , le malheureux moribond dépense tout son bien , en messes , en fondations , en obits quotidiens , hebdomadaires , annuels , & meurt étourdi , inondé , frotté , accablé , fatigué ,

entouré de cierges, de conseils, de prières, de menaces, de promesses, de fornettes, d'huile & d'eau bénite.

Le plus souvent ce ne sont pas les médecins qui le tuent. Tel Espagnol ne mourroit pas sans ses gardes, sans leur bruit, sans leurs cris. Une ou deux heures de repos, de sommeil, pourroient le guérir souvent; mais pour son bien, il ne faut pas qu'il guérisse, il ne faut pas qu'il dorme, il faut qu'il meure; & qu'il meure comme un sot, comme un imbécille, comme un enfant, avec un capuchon enfoncé jusqu'aux yeux, jusqu'aux oreilles, jusqu'au menton.

Moines, ne croyez pas qu'on soit fâché contre vous; on vous aime, au contraire; c'est parce qu'on vous aime, qu'on doit vous écarter à l'avenir de nos derniers instans: c'est le cri, c'est le vœu général. C'est au nom de vingt mille ames, qui, des quatre coins des cimetières de l'Europe, disent toutes ensemble, que des jacobins, des franciscains, des bernardins, &c. ont hâté leur mort; qu'il faut désormais écarter de nos lits, ces hommes noirs, ces rabats, ces surplis, ces images, ces torches, ces apprêts funebres, qui conjurent, évoquent, appellent la mort, qui doublent, triplent, centuplent l'horreur

qu'elle cause, le mal qu'elle fait ; & qui souvent enfin nous font mourir de peur de mourir.

Et je ne crois donc pas en Dieu ? Quelle demande ! Et je veux donc mourir comme une bête, sans curé, sans confesseur, sans viatique, sans absolution ? Non, non ; mais je veux mourir tout seul, je veux mourir en paix, je veux vivre aussi long-tems que je vis ; je veux, s'il fait chaud, s'il fait beau, je veux qu'on ouvre mes rideaux, qu'on ouvre mes fenêtres. Avant d'expirer, avant de fermer les yeux pour toujours, je veux regarder encore une fois, le ciel, les arbres, les fleurs, les nuages, le soleil, la verdure, la vendange ou la moisson.

Mes parens, mes amis, mes voisins, tous ceux qui m'aiment : je vous aime aussi ; je vous aime encore tout mourant que je suis : recevez mes adieux ; je vous quitte à regret, je ne vous reverrai plus ; mais soyez tranquilles, je fais où je vais : je serai heureux, j'en suis bien sûr. Pour vous, ne croyez plus, ne croyez jamais que Dieu attende notre mort pour nous repousser, pour nous appeler. Depuis long-tems déjà le registre des œuvres est arrêté, les crimes, les vertus, tout est compté. Dieu ne voit plus, n'entend plus, n'écoute plus,

plus, ce que promet, ce que dit, ce que fait un malade qui ne fait ce qu'il dit. Dieu lit dans nos yeux, fait depuis long-tems que ces soupirs, ces sanglots, ces pseaumes de pénitence, sont des actes, sont des pseaumes de peur : Dieu fait que David lui-même, quand il les fit, étoit malade, étoit souffrant, pouvoit à peine soutenir sa plume, & qu'il trembloit en écrivant.

C A F É.

Je crois que Madrid est le lieu de la terre où l'on prend de meilleur café ; que cette boisson est délicieuse ! plus délicieuse cent fois que toutes les liqueurs du monde. Le vin enivre, la biere abrutit, le cidre endort, l'eau-de-vie brûle ; mais le café égaie, anime, exalte, électrise ; le café peuple la tête d'idées, d'images ; à l'homme qui a pris du café en abondance, il ne manque plus qu'une femme, une plume & de l'encre.

P O P U L A T I O N.

Il y a cent mille ames à Madrid. Les environs sont déserts : l'Espagne n'est pas peuplée ; tant mieux. La population est un grand mal, le monde est plus que com-

plet; il y a beaucoup d'hommes de trop : il y a long-tems que je le crois, & je le croirai, tant que je verrai les hôpitaux remplis, des malheureux qui demandent de l'ouvrage, des fainéans, des valets les bras croisés, des commis m'arrêter aux portes, des moines en habit de masque, & des soldats faire l'exercice.

MANIERE DE RECEVOIR LES ÉTRANGERS.

Des lettres de recommandation, & des feuilles de chêne servent également à Madrid.

L'Espagnol, le Castillan sur-tout, défiant, silencieux, rêveur, très-peu expansif, jaloux à l'excès, abhorre les sociétés bruyantes, redoute les connoissances nouvelles, & craint les étrangers comme le feu. Un voyageur chargé de lettres, doit s'attendre à quelques dîners, quelques *rafrescos*; pendant lesquels, le maître de la maison paroît si embarrassé, si gêné, si triste, qu'il est très-possible de tomber mort à table, d'impatience & d'ennui.

L'Espagnol traite avec profusion : la semaine dernière, chez D... nous étions douze à table, on servit à peu près un quintal de viande.

Rarement les Espagnols adressent la parole à quelqu'un ; si on leur parle françois , ils vous rient au nez , parce qu'ils n'entendent pas ; si on leur parle espagnol , ils rient encore , parce qu'ils entendent mal.

Les domestiques servent en veste & en papillotes ; ils sont tous , si sales , si laids , si noirs , qu'ils font peur & mal au cœur : ils sont si petits , si trapus , si rabougris , qu'il semble que la nature n'a pas voulu les achever.

M A I S O N S .

Les habitans de Madrid aiment beaucoup les appartemens vastes. Le vestibule , mais l'escalier sur-tout , est , si l'on peut le dire , la plus belle piece de la maison.

Le fallon est meublé d'images , de carreaux , de fauteuils fort bas , de chaises fort basses , & de glaces ; le reste de l'hôtel est garni de morceaux de miroirs , de lambeaux de tapisseries , de fourcieres & de toiles d'araignées.

En général , quelque riche que soit un Espagnol , il n'y a jamais qu'un lit dans sa maison ; & ce lit encore est un lit titulaire , un lit de parade , si on peut le dire , où personne ne couche. Monsieur couche



sur un grabat; madame couche sur le même, ou sur un autre; les enfans dorment sur des nattes, les domestiques par terre; l'été dans la cour, l'hiver à l'écurie. Les femmes ont une chambre, de la paille ou des feuilles.

HERMITES.

L'Espagne est inondée d'hermites : ce sont des gens qui, errant de ville en ville, & qui, sans être assujettis à aucune espèce de règle, font le vœu solennel de vivre aux dépens de qui il appartiendra. On reconnoît ces vagabonds à une barbe très-longue, à un uniforme de bure, à un chaquet énorme, & enfin à une madone de bois ou de plâtre qu'ils offrent à baiser à tous les voyageurs & à tous les passans.

Ces hermites entourent les auberges : les plus timides restent dans la cour, sur l'escalier; les autres montent dans les chambres. Ce matin, j'en avois trois à ma porte. Pourquoi ne pas forcer ces drôles à rester chez eux, & à s'y occuper pour éviter l'ennui ?

RENDEZ-VOUS.

C'est sur les bords du Manzarànès, au

Prado, à la porte d'Atocha, c'est ailleurs ; que les habitans de Madrid vont, pendant la nuit, attendre ou chercher leurs maîtresses : pendant le jour, c'est dans les temples. Souvent c'est dans les confessionnaux, dans les chaires, c'est sur des marches qu'on vient de baiser, où l'empreinte des levres paroît encore, que bientôt oubliant Dieu, la Vierge, les saints, les anges & l'univers entier, vingt à trente couples d'amans s'embrassent, se pressent, se compriment au pied du maître-autel.

Que ceux qui proposent de compter désormais l'amour & la jouissance au nombre des sacremens ; que ceux qui soutiennent qu'il n'est point d'harmonie plus digne de l'Eternel ; qu'il n'est point de spectacle plus digne de ses regards, que le bruit des soupirs, le bruit des baisers, les étreintes, les commotions, les convulsions, la crise, l'agonie de l'amour, aimeroient à trouver, dans les temples de Madrid, de jeunes gens qui, conduits par l'instinct, par une sorte d'inspiration divine, vont invoquer, implorer, adorer Dieu, & croient lutter avec lui, si l'on osoit le dire, de bonheur, de grandeur & de puissance.

J'entends crier, des quatre parties du monde, *impiété, sacrilege, attentat*. Pourquoi crier ? Je ne suis point un impie. Tou-

jours j'ai cru , je crois encore , que les mysteres , que les careffes de l'amour ne peuvent profaner un temple : le Très-Haut préside lui-même à ces careffes ; peut-être & sans doute , par cette extase incompréhensible , par ce délire sacré , par cet évauouissement divin , durant lequel , Dieu , l'homme & la femme sont anéantis , sont attachés , sont confondus , sont abymés ensemble ; Dieu a voulu nous révéler , nous expliquer , nous faire comprendre le mystere de la sainte Trinité.

Et nous attendons les ténèbres , nous évitons tous les regards , nous nous cachons derriere la nuit ! Dieu nous donna pourtant l'exemple du contraire : il étoit midi , quand il fit l'homme ; tous les anges étoient là. Si Dieu eût voulu nous créer dans les ténèbres , & sans témoins , il étoit le maître ; il eût changé le plan de la création ; il eût fait l'homme avant la lumière , afin d'avoir alors , le cahos pour se cacher.

DES IMPÔTS.

Rien de plus multiplié , de plus exorbitant , de plus mal assis , que les impôts qu'on paie en Espagne : rien de plus onéreux pour le roi , de plus coûteux pour le peuple , que la maniere dont on les per-

çoit. Depuis long-tems on tache d'y remédier ; c'est en vain : les projets qui naissent en foule , restent tous sans exécution.

T A B A C D' E S P A G N E.

Ici , on desire du tabac de France ; pour s'en procurer , on s'expose à la mort. En France on veut avoir du tabac d'Espagne ; tel est l'empire de l'opinion. Ce qu'il y a de certain , c'est que le tabac de France vaut mieux à tous égards. Quelque mauvais qu'il soit , il est pur du moins ; & le tabac d'Espagne ne doit sa ténuité & sa couleur qu'au rubricata , mine de fer , ocre ferrugineux , qui renferme un principe magnétique , dont l'analogie , avec le cerveau , n'est pas encore bien démontrée.

D E S S P E C T A C L E S.

Madrid a deux salles de spectacles , qui n'offrent dans toutes leurs parties , que des édifices mesquins , dont les dégagemens sont en si petit nombre & si étroits , qu'il faut une heure pour entrer & une heure pour sortir.

Hors quelques pieces de Calderon , de Lopez , de Moreto , de Solis , & quelques tragédies de Voltaire , de Racine , tradui-

tes en Espagnol , on ne représente que des farces.

Le spectacle dure ordinairement trois heures , pendant lesquelles Lopez , Calderon & autres , font faire aux comédiens le tour du monde , souvent même , le globe est trop petit ; les actrices & les acteurs , alors , partent pour le ciel ou pour l'enfer , en ramenant des saints , des diables , des apôtres , & reviennent avec eux , danser , chanter , rire , pleurer , se battre , & finir la piece (1).

Les entr'actes sont égayés par des tonadillas , charges assez plaisantes & fort lubriques : ce sont à tous momens , des baisers pris , savourés , avec une volupté singulière.

Les actrices sont très-jolies.

On est assis au parterre ; on y cause comme dans la rue : on y vole les montres.

Les prêtres , les moines , les hermites , les religieuses vont au spectacle ; & quelquefois dans la même loge , on voit des cocardes , des capuchons , un bandeau , une gorge nue , une tête rase , un plumet , une guimpe , des chapeaux ronds , des

(1) Dans Saint-Amaro , tragédie de je ne fais qui , la scène se passe successivement en Suisse , en Chine , à Geneve , au Pérou , en enfer , dans le paradis ; enfin , où des anges emportent le roi.

chapeaux plats , & des chapeaux de fleurs.

Aucun costume quelconque ; les comédiens sont sur le théâtre comme chez eux. Souvent Tancrede est en veste , Orosmane en redingote , Zaire en bonnet de nuit , Bajazet n'a point de turban. Le magasin ne fournit rien , excepté les perruques , les gants , les bottes fortes , les moustaches & les manteaux.

Il y a très-peu d'actrices , des hommes remplissent quelquefois les rôles de femmes. Souvent une heure se passe avant que la toile se leve , parce que la duegne , la reine , le soubrette , ou l'amoureuse n'a pas encore la barbe faite.

Le parterre & les loges sont inexorables ; on siffle à tout rompre. La garde menace , crie , frappe en vain ; quelquefois , lassé de crier , de frapper , elle siffle comme les autres. Hier , depuis le commencement de la piece jusqu'à la fin , tous les acteurs furent sifflés , hors un seul , fort mauvais pourtant , mais fort vieux , que sûrement on ne siffla point , par attention pour son âge.

Les comédiens espagnols peuvent jurer , témoigner en justice ; ils peuvent aller au sermon , entendre la messe , faire leur pâque , si cela leur plaît : rien ne les distingue pendant leur vie ; rien ne les flétrit quand ils sont morts. Très-libre à Dieu

d'exercer sur leur ame , ses jugemens & ses vengeances ; les Espagnols , en attendant , n'ont pas la cruauté stupide (1) , de refuser à des cendres , qui ne sentent rien , qui ne voient rien , coupables de rien , des messes , une pierre , une fosse , une croix & quelques gouttes d'eau.

A U T O - D A - F É S .

Depuis un siecle , les auto-da-fés sont assez rares ; quelquefois seulement , pour égayer le peuple , pour que les bourreaux ne se rouillent pas , pour faire plaisir à Dieu , pour lui faire respirer l'odeur d'un fagot de fumée , pour obtenir du ciel , de la pluie , du beau tems , de bonnes olives & du bon vin , les Espagnols brûlent quelques sorciers.

Il y a deux ans qu'on brûla à Séville , une femme jeune & belle , accusée de savoir l'avenir par cœur , & convaincue , tantôt d'aller au sabbat , tantôt d'attendre dans son lit , Asmodée , Belsebuth , Zabulon , Astaroth & Lucifer , qui tour-à-tour , sou-

(1) En Angleterre on fait beaucoup mieux encore ; dans le même tems à peu près que nous traînions à la voirie , les restes inanimés de la belle Lecouvreur , les Anglois portoient à Westminster , & enterroient Mademoiselle Ofield , entre Charles II & Malboroug.

poient , couchoient , montoient chez elle , à un signal convenu.

Il y a vingt jours , qu'un tailleur auffi forcier , mais plus heureux , en fut quitte pour les étrivieres. Je ne parle pas du comte Olavidès , trop de gens en ont parlé.

C'est presque toujours le premier de l'an , que l'inquisition choisit pour faire exécuter ses jugemens : il semble que le saint office garde cela à Dieu pour étrennes.

C'est dans l'église des dominicains , où l'on lit au criminel son procès & sa sentence : c'est à l'issue d'un sermon qu'on le traîne sur la grande place , pour entendre la messe , pour communier & pour être brûlé. On dresse à cet effet , un échaffaud , un autel & un bûcher. *Ite missa est* , sert de signal pour jeter le malheureux dans le feu. On asperge le bûcher , l'autel , le patient , la foule ; on chante *le miserere* ; & à chaque verset , le bourreau arrange , remue , retourne le cadavre & les tisons.

C E M A T I N.

Comme les environs de Madrid sont beaux ! Je suis debout depuis quatre heures : déjà j'ai fait deux lieues dans les rues , aux promenades , hors des portes. Le matin ,

que la nature est belle , sur-tout quand il a plu la veille ! Il a beaucoup plu hier. Nous sommes au mois de juin. Avec quelle volupté , quelle lubricité , j'ai respiré la fraîcheur , j'ai regardé l'herbe , j'ai regardé les arbres , j'ai écouté les oiseaux , j'ai senti l'odeur délicieuse du foin coupé ! Voilà les vraies , voilà les seules jouissances , elles sont à nous , dépendent de nous ; nous ne les voyons pas , nous n'en voulons pas , parce qu'elles ne coûtent pas.

L É G E N D E.

La légende espagnole fourmille de saints ; qu'aucun pays ne fête , ne connoît.

Si l'on en croit le plus grand nombre des habitans de Madrid , tous ont un saint dans leur famille ; & je connois vingt femmes ici , qui ont le bonheur inestimable , d'être , ou meres , ou sœurs , ou nieces , ou veuves d'un saint.

On vient de canoniser un moine Hiéronimite , qui pendant cinquante ans , qu'il est resté dans l'ordre , n'est jamais sorti de sa cellule , n'a jamais parlé , jamais ri , jamais lavé ses mains , jamais coupé ses ongles ; & cela pour plaire à Dieu , pour faire sa cour aux saintes , & pour montrer aux anges , des mains sales & des ongles longs comme mon doigt.

Benoît XIV répétoit fans cesse : *qu'on n'accuse pas Rome d'ouvrir au plus offrant la porte du ciel. Rien dans le monde cependant ne coûte si cher qu'une canonisation; tout cet argent passe à Rome, reste à Rome, & c'est pour le pape ou pour les siens; j'en suis sûr.*

Soyez honnêtes gens, mais ne vous avisez jamais de devenir saints, disoit souvent à ses enfans, un oncle à la mode de Bretagne du cardinal Borromée : C'est la canonisation du cousin qui a ruiné la famille; c'est sa fureur de faire des miracles, qui vous réduit à l'aumône.

Au reste, depuis que les bourreaux payens ne peuplent plus le paradis; depuis que la manie de courir la Terre-Sainte est passée, le ciel est désert; mille fauteuils de saints resteroient à prendre, s'ils n'étoient pris, par quelques imbécilles, quelques fous, riches, dévots, silencieux & mal-propres.

Voilà les gens qu'on nous propose pour modeles; c'est là les gens qu'il faut fêter, qu'il faut prier, qu'il faut invoquer. Car depuis que l'on canonise pour de l'argent, qu'on me cite pour saint, un homme de bien, un homme de bonne compagnie, un homme enfin que j'aurois voulu voir.

LE COUVENT DE L'ESCALESSAS.

Ce monastere de filles, qui autrefois ser-voit de ferrail aux rois , aux infans , aux grands d'Espagne , est encore fameux , par les intrigues amoureuses de ces épouses de Dieu , qui , très-souvent , dit-on , font des enfans , qui ne sont pas de lui.

D E S V I V R E S.

Les vivres ne sont pas très-chers ici : quatre personnes peuvent aisément se nourrir avec sept francs par semaine.

Le mouton frais ou salé , bouilli avec des pois , des fèves & des oignons , est la nourriture ordinaire du peuple.

Les pauvres mangent des pommes de terre.

Plus précieuse mille fois , que tout l'or du Nouveau monde , soit célèbre à jamais , délicieuse , abondante & salutaire racine ! Pomme de terre , multiplie , crois , germe par-tout , sois par-tout un signe sacré , un signe visible , qu'il existe un Dieu , qui du haut du ciel , veille à ce que tout le monde trouve ici-bas de quoi manger.

GARNISON DE MADRID, TROUPES ESPAGNOLES.

La garnison de Madrid, doublée depuis la dernière révolte (1), consiste maintenant en dix mille hommes.

Le soldat espagnol, qui a huit sous par jour, est en général si sale, ses armes sont si mal en ordre, il est si sobre, il vit si mal, qu'on ne devine pas ce qu'il peut faire de son argent.

Des habits beaucoup trop courts, déchirés, remplis de taches, des cheveux sans poudre, d'autres poudrés, des cadenettes mal faites, des queues inégales, des catogans inégaux, ôtent aux régimens tout le charme du coup-d'œil.

Le soldat espagnol passe pour supporter sans murmure & très-long-tems, le chaud, le froid, la fatigue & la faim : il a la réputation en outre, de soutenir parfaitement le premier choc : mais aussitôt qu'il voit son sang couler, que son camarade tombe mort ; alors, dit-on, il perd la tête, il quitte ses rangs & prie. Voilà ce qu'il fit en effet, à la bataille de

(1) Le peuple se révolta, parce que le roi aimoit la marquise de Squilace.

Ramillies, en Lombardie, dans le Milanez, en Hollande, dans le Parmefan, &c.

Chaque régiment a fa musique; il ne feroit pas aisé néanmoins de trouver à Madrid un tambour qui batte en mesure, un trompette qui sonne juſte, un hautbois qui joue en cadence. Les Eſpagnols n'ont point encore ſongé à l'influence d'une bonne ou mauvaife musique, ſur le fort des armes (1); ils n'ont point compté le nombre prodigieux de braves gens, à qui des tambours & des fifres ſans oreille ont coûté la vie; ils ne ſavent point, que ſi le roi de

(1) Jamais les Anglo-Américains n'euffent remporté l'honneur des journées de *Germain-Stown*, de *Brindwine*, de *Wrentow*, ſans leur excellente musique.

Si lors du ſiege d'Argos, Démétrius avoit eu de bons trompettes dans ſon armée, Argos eût été priſe, les Argiens vaincus, leurs murs renverſés, leurs fortifications rafées.

Pour tenir tête à la France, au roi de Sardaigne, à la république de Berne, peut-être n'a-t-il manqué à Geneve que des muſiciens d'accord.

Enfin ſi le capitaine général..... avoit fait jouer des fanfares devant le port d'Alger, peut-être n'auroit-il pas été obligé de ſe rembarquer, peut-être ſon nom ne ſeroit pas en horreur en Eſpagne; peut-être ſon effigie n'auroit pas été traînée dans tous les ruiſſeaux, brûlée dans tous les carrefours de Saragoſſe & de Barcelone.

Pruſſe

Prusse a dû une partie de ses succès , à son activité , à ses talens militaires , à ses marches rapides & couvertes , à ses généraux (1), au choix heureux de ses campemens ; il doit les victoires de Rosback , de Lignitz , de Torgaw , à ses trompettes , à ses fanfares , à ses clairons , à sa musique allemande , dont les sons , dont les accens , pleins , nourris , nerveux , hardis , vraiment guerriers , vont chercher l'ame , la pénètrent , la remuent , l'enivrent , l'embrasent & la disposent à s'en aller , à nous quitter sans nous regretter.

Le soldat espagnol déserte rarement : outre qu'il aime sa religion , sa patrie , qu'il est fait à son climat , il fait qu'aucune puissance ne le paieroit mieux , & même aussi-bien.

La discipline prussienne a franchi les Pyrénées. La place d'armes de Madrid retentit de coups de sabre & de coups de bâton.

Si tu bouges , je te fends en deux , disoit , il y a quelques jours , un sergent à un soldat qui bougeoit : je l'ai entendu. Les peines militaires sont les mêmes qu'en France.

Un soldat qui manque à l'appel est ap-

(1) Sur-tout à son frere Henri.

pointé de garde ; peut-être vaudroit-il mieux qu'on le privât de l'honneur de la monter ; le service cessant d'être une peine, une corvée, pût être regardé désormais comme une récompense.

Les passe-droits sont très-rares : les grades s'accordent à l'ancienneté, aux talens, aux cicatrices.

En Espagne, point de colonels-enfans, qui disent, ailleurs : *mon régiment* ; comme s'ils achetoient *leur régiment*, à Angole, à la côte d'Or, ou à Congo, pendant la foire des negres.

On crie beaucoup contre le célibat des prêtres : & pourtant en Espagne, comme par-tout, on ne veut pas que le soldat se marie. Moi, je n'y entends rien ; qu'un homme de l'art en décide ; mais il paroît qu'un régiment ne devrait jamais changer de garnison : il paroît qu'on devrait changer la destination des casernes, & faire marier chaque soldat, avec la femme, la fille ou la servante de la maison, où son billet l'envoie loger.

Qu'on ne croie point que les plaisirs de l'amour ôtent les forces, énervent le courage ; (1) qu'on ne croie pas, qu'il n'y ait

(1) Les Lacédémoniens étoient dans l'usage de mener dans leurs armées une troupe de jeunes gens

nulle convenance entre des panaches & des fuseaux , entre des jupes & des cocardes , entre des sabres & des cornettes , entre des fusils & des rubans. Qu'on ne croie plus , que le bruit des armes , les cris des enfans , les chansons des nourrices , les noms *de Lolo , de Bubu , de Prêt-à-Boire , de Sans-Quartier* s'accorderoient mal. Les trois cents Thébains qui suivirent Léonidas aux Thermopyles , avoient chacun , femme & enfans. Tous les Spartiates , tous les Grecs , tous les Romains , tous les Turcs qui combattirent à Marathon , à Salamine , à Leutres , à Pharsale , à Lépanthe , étoient mariés , ou fiancés , ou promis , ou amoureux , ou prêts à l'être.

On pend ici tout soldat qui s'endort en faction. L'homme éveillé qui a fait cette loi , ne favoit pas , sans doute , que le sommeil est le besoin le plus impérieux ; que le sommeil est aussi indépendant de la volonté de l'homme , que le battement de son cœur , & la circulation de son sang.

Ailleurs , aussi , on ne s'endort point impunément. Pendant les grands froids de

qu'on appelloit *Τῶν ἐρωτικῶν σιφῶν* (*la bande amoureuse*) c'étoit toujours ces jeunes gens qui engageoient le combat , & qui restoient les derniers sur le champ de bataille.

l'année dernière , un grenadier s'endormit dans sa guérite ; le commandant de la ronde tua ce malheureux pour le réveiller.

L E P R A D O .

Le Prado est une promenade publique ornée d'allées , de fontaines. L'habitant de Madrid passe pour être gai ; moi , je le crois triste. Hier avant souper , je me promenai au Prado pendant deux heures ; j'étois au milieu de six mille ames , & je n'entendis pas le plus petit éclat de rire.

C A C H O T S .

Outre que les cachots en Espagne sont beaucoup plus obscurs , beaucoup moins grands que les nôtres , on y attache si bien ceux qu'on y jette , qu'absolument ils ne peuvent remuer. Dans les prisons criminelles de Madrid , j'ai vu trois contrebandiers , ainsi garrottés ; & peut-être dans le moment où je parlé d'eux , ces malheureux sont-ils encore immobiles dans la place , dans la posture où je les trouvai.

H O P I T A L D E S F O U S .

Il y a beaucoup de fous à Madrid. L'a-

mour, la religion, & la chaleur du climat tournent la tête aux Espagnols.

La folie espagnole est une folie tranquille : sur cent fous à-peu-près enfermés aux petites maisons, trois seulement sont furieux, les autres battent la campagne.

Un de ces fous a un genre de folie extraordinaire, il a pris son nom en horreur. La première fois qu'il s'entend nommer, il pâlit, il rougit, il jaunit : toutes les couleurs de l'arc-en-ciel teignent son visage tour-à-tour & dans l'instant : si l'on continue à l'appeler, il grince des dents, écume, roule les yeux, mord ses barreaux, se jette par terre en poussant des cris affreux. Son accès de folie diminue peu à peu ; il pleure, il paroît étonné, confus de son état, de sa fureur ; il va se coucher, il s'endort : il est à son réveil aussi sage que ceux qui le gardent. (1)

Personne encore n'a pensé à aller transcrire, à faire un recueil de ce que l'ennui & les momens de raison ont pu faire crayonner à un fou sur les murs de sa loge. Dans ces cerveaux autrement pétris, autre-

(1) C'est du concierge de qui je tiens ces détails : je n'ai pas été tenté, l'idée seulement ne m'est pas venue de tourmenter ce malheureux, en l'appellant Juan Hérédia : c'est son nom.

ment organisés que les nôtres, il pourroit germer des idées neuves, hardies, extraordinaires, des extravagances sublimes; on pourroit grossir le volume, de ce qu'on trouveroit écrit dans les cachots. L'ame bourrelée d'un scélérat, l'incertitude de son sort, l'image de la mort, les instrumens de son supplice, l'enfer qu'il craint, & le ciel qu'il espere, pourroient électriser, allumer sa tête, & lui fournir des idées que n'auroient pas un génie.

Cette proposition paroîtra bizarre, n'importe : qu'on essaie, qu'on commence le recueil, & peut-être verra-t-on quelque jour, un cours de raison, de probité, de sagesse, de morale, sortir des cachots & des petites-maisons.

D E S R U E S.

Toutes les rues de Madrid sont larges, bien percées, bien alignées : presque toutes sont ornées de chaque côté d'un trottoir, pavé de grandes pierres, interdit aux voitures & aux chevaux.

Le luxe des carrosses, la manie d'avoir équipage, est à proportion gardée tout aussi ordinaire à Madrid qu'à Paris; mais graces aux trottoirs, qui bordent les rues, jamais personne n'est écrasé.

FAUTES PERSONNELLES.

Un homme très-bien né fort de chez moi : il m'a demandé si je voulois l'emmener, le prendre pour laquais : il faut qu'il s'expatrie, dit-il, il faut qu'il serve, parce que son oncle, négociant à Buénos-Aires, vient d'y être pendu.

On a dit cent mille fois, *les fautes devroient être personnelles* ; on le répétera cent mille autres fois, & jamais le préjugé ne pourra être anéanti. N'y auroit-il pas un tempérament à prendre ?

Si la justice n'a pas assez d'une victime ; si les hommes veulent éternellement se laisser brider par le préjugé ; s'ils veulent constamment se traîner, ramper, s'endormir aux pieds de l'opinion ; ne seroit-il pas plus naturel, & même plus juste, que la honte eût un effet rétroactif ; & qu'au lieu d'aller tacher, d'aller punir nos descendans, elle remontât à nos ancêtres ? C'est le sang de nos peres qui coulent dans nos veines ; ce sang, pour ainsi dire, est complice de nos crimes ; & la postérité, qui n'étoit pas, n'y peut rien, n'a rien fait, n'est point coupable ; il est injuste de la déshonorer, de la châtier ; il est injuste de verser & de perpétuer sur elle, la honte

& l'opprobre , qu'elle n'a point mérités.

Mais où avons-nous pris cette façon de penser ? Dans quel code , à quelle page avons-nous lu : *il faut que la honte soit héréditaire* ? Quelle est la nation qui a fait comme nous ?

Chez les Romains , chez les Germains , chez les Sarmates , chez les Vandales , chez les Lombards ; parmi ces nations belliqueuses , tout finissoit avec le coupable.

A Rome , ceux qu'on précipitoit de la roche Tarpéienne ; & du haut du Capitole , tous ceux qu'on jettoit dans le Tibre ; tous les conjurés de Catilina n'imprimerent aucune tache sur le front de ceux qui leur tenoient par les liens du sang. Et ce préjugé du sang eût été pardonnable chez les Romains , qui avoient le tribunal domestique.

On auroit pu dire aux Romains , dire aux peres , dire aux familles : de quoi vous plaignez-vous ? Vous aviez le droit de juger , de punir , de châtier vos membres ; on vous punit de ne l'avoir pas fait.

Les Anglois , nos voisins , n'ont point à rougir de ce préjugé barbare. En Angleterre , où les fautes sont personnelles ; en Angleterre où le lord maire , & le vice-roi d'Irlande auroient épousé , sans répugnance , les nieces de Malagrida ; en Angleterre , où j'aurois pu dire sans baisser les yeux : *Car-touche*

touche est mon beau-pere, où j'aurois pu offrir mon bras à la fille de Pugatschew : souvent le même char traîne à Tyburn, à l'échafaud, un baronnet, un manœuvre, un lord, un paveur ; & le lendemain à Windfor, à la bourse, à Drurylane, au club, au cabaret, on embrasse, on félicite les parens du coupable, de qui le supplice, va rendre les amis, les concitoyens plus sages.

Dans tous les pays du monde, en effet, ne pourroit-on pas dire aux parens d'un criminel : pourquoi rougissez-vous de voir pendre votre fils ou votre cousin ? Que pourroient-ils répondre, si on leur disoit : *félicitez-vous, au contraire, votre parent vient de se rendre utile en se faisant pendre : son supplice est un conseil, une leçon ; sans cela peut-être, il n'eût jamais servi à rien ; sans cela, il eût été inutile qu'il vînt au monde ; son supplice excuse sa vie, & sa mort le rend digne d'avoir vécu.*

DE LA VIERGE.

Chaque Espagnol regarde la Vierge, comme une parente, une amie, une maîtresse toute puissante ; toujours prête à l'écouter, toujours prête à l'exaucer, toujours occupée de son bonheur. Aussi le nom de Marie, passant sans cesse de bouche en bou-

che, est mêlé à tous les complimens, à tous les souhaits, à toutes les demandes. En écrivant, en parlant, en citant, en racontant, c'est toujours la Vierge, qu'on prend pour garant, pour témoin, pour caution. C'est au nom de la Vierge, qu'une femme, qu'une fille, trompe son mari, aime son amant, reçoit une lettre, fait la réponse, donne de ses cheveux, envoie son portrait, accorde un rendez-vous; & c'est vers la Vierge enfin, que s'échappe toujours le premier soupir & le premier cri.

Le portrait, la gravure, la filhouette de Marie, est dans tous les coins, dans toutes les rues, sur toutes les places, dans toutes les maisons de Madrid : elle est par-tout. Il est inoui, la consommation de feuilles, de fleurs, de lilas, d'épines fleuries, de taffetas, de pompons, qu'on fait ici pour parer, pour mettre à l'abri, pour fleurir, pour couronner la Vierge; il est inoui, la quantité de mains occupées sans relâche, à monter ses bonnets, garnir ses jupons, peindre ses rubans, broder ses manchettes.

FORCES MARITIMES.

La marine espagnole consiste en sept vaisseaux du premier rang, en quarante & un du second, onze du troisième. Les Es-

pagnols ont en outre quatre galiotes à bombes, deux goaletes, sept demi-galeres, huit hourques, trois brigantins, une corvette, sept paquet-bots.

Cette marine, comme on le voit, n'est pas si formidable qu'on l'a pu croire: & les Espagnols ont tort.

Ils n'ont d'autre existence que par la mer & sur la mer; ils possèdent en Amérique sept mille lieues de côtes; ils ont en Asie des possessions immenses: il faut les garder, il faut les protéger; cent quarante-quatre bâtimens ne peuvent pas suffire.

La paix est faite. Toutes les puissances paroissent contentes, paroissent tranquilles; & l'Europe est néanmoins dans un moment de crise, dans un état violent, qui doit produire des traités, des alliances, des arrangemens, des échanges, des arrondissement & des conquêtes.

Je ne fais; mais sûrement; ce n'est point pour se promener, pour prendre l'air, pour voir le pape, les cardinaux, Naples, Portici, les laves du Vésuve, que Joseph voyage. Ce n'est point en vain, que les ports de Cherson, de Théodosia, de Sébastapolis se remplissent de bâtimens; & si je ne me trompe, avant quatre ans, Saint-Pierre de Rome, Sainte Sophie, le serraï, le château Saint-Ange, les Darda-

nelles feront pour jamais démolies , & la face de l'Europe entière fera changée par un homme & par une femme.

Attendons , nous verrons. Il est plus aisé de raconter les exploits de Joseph & de Catherine , qu'il n'est facile de les prédire.

ÉDITS DU CONSEIL. ORDONNANCES DE LA POLICE.

C'est au bruit du tambour , & c'est le bourreau qui publie ici les ordonnances & les édits. Cet usage paroît singulier : j'ai cherché à en pénétrer la cause , je n'ai pas pu la deviner ; je l'ai demandée , on n'a pu me le dire. Quelle fonction , quel poids peut conferver un édit quelconque , après avoir passé par la bouche d'un bourreau , d'un homme infame (1) ?

A propos d'infamie , à propos de bourreau , cet homme doit-il être avili ? Oui. Par-tout le bourreau , sa femme & ses enfans doivent faire une classe à part ; mais comme l'infamie est par-tout une peine réelle ; comme il est injuste d'isoler , de

(1) A Athènes toutes les loix se publioient au son du cistre ; cela valoit mieux : le cistre commandoit l'attention , préparoit les esprits à l'obéissance ; & peut-être aussi aidoit les Athéniens à retenir la loi

punir un homme , qui très-souvent pense mieux , vaut mieux que la plupart des gens qui le fuient , le méprisent , & rougiroient de causer avec lui : la fonction de bourreau devoit être remplie par un scélérat , à qui on laisseroit la vie , qui bien logé , bien nourri , & condamné à une prison perpétuelle , en fortiroit seulement pour les exécutions.

On dira que le métier de bourreau n'est point aisé ; on dira vrai : mais qu'on massole pour tous les crimes , alors ce métier sera très-facile : il ne faudra plus , ni apprentissage , ni coup d'essai , ni chef-d'œuvre , & le premier venu fera assez savant.

LE FANDANGO.

Jamais , ni ces pyrriques voluptueuses , tant courues des Romains , ni ces pantomimes dont parle Homere , ni ces danses des Saliens , tant célébrées par Denis d'Halicarnasse , n'approcherent sûrement *du fandango* (1). Je parie que l'anachorete qui

(1) Le fandango est très-ancien : il est vraisemblable que les Romains le connurent , puisqu'on lit dans une lettre de Pline à un de ses amis : *Venez ce soir , nous souperons ensemble , vous ferez bonne chere , nous aurons des chanteuses , & je vous procurerai le divertissement d'une danse espagnole.*

mange le plus de laitues , qui prie le plus , qui jeûne le plus , qui se fouette le plus , ne voit pas danser le *fandango* , sans soupirer , sans desirer , sans être ému , sans maudire son cilice , sa discipline , son bréviaire & son régime , mais il faut que le *fandango* soit bien dansé ; il faut que *Julie Formalguez* le danse. Alors la tête , les bras , les pieds , tout le corps semble se mouvoir seulement pour exciter l'étonnement , l'admiration , la volupté ; alors mon anachorete n'y tiendra plus , n'y fera plus , perdra la tête ; il palpitera , desirera , regrettera le monde , donnera au diable ses laitues , son habit de bure , & ses sandales.

LANGUE ESPAGNOLE.

Je puis me tromper ; je crois pourtant , & j'assurerois que l'espagnol est la plus belle langue qu'on parle sur le globe.

Charles-Quint disoit : *l'espagnol est la langue des dieux* , il avoit raison. Cette langue sûrement vient du ciel ; c'est la langue maternelle des anges ; c'est la langue favorite de Dieu. On reconnoît sa source divine à sa douceur , à ses images , à ses finales harmonieuses & sonores.

Rien n'égale l'italien , dit-on , dans la bouche d'une Toscane , d'une Bolonoise ,

d'une Romaine ; il faut entendre parler une Espagnole ; pour peu qu'on l'aime , qu'on en soit aimé , qu'elle soit jolie ; tous les mots qu'elle prononce , laissent dans l'oreille un son si doux , si nouveau , qu'on croit l'entendre , qu'on croit qu'elle parle , quand elle ne parle plus , & l'on regrette qu'un son si beau se perde dans l'air.

DE LA SIESTE OU MÉRIDIIENNE.

Depuis une heure jusqu'à trois , les rues de Madrid sont désertes. Les marchands ferment leurs boutiques , les artisans quittent l'ouvrage , & tout le monde va se coucher.

Quand il fait beau , le roi va à la chasse en sortant de table ; quand il pleut , il se couche & dort , entouré de ses gardes qui dorment aussi.

De tems immémorial , la sieste est de mode en Espagne ; toujours les Espagnols ont été les plus grands dormeurs du monde. La chaleur du climat n'en est pas cause , n'y entre pour rien. En Afrique , dans la Caffrerie , sous les tropiques , sur les côtes de la mer Vermeille , près l'embouchure du fleuve Mississipi , en Gorée , il fait assurément huit fois plus chaud qu'à Madrid , & les Caffres , les Topinamboux , les Esquimaux , les Patagons , & les Ne-

gres , brûlés de la zone Torride , dorment communément très-peu. Mais ce sont les médecins qui recommandent expressément la méridienne ; ce sont eux qui disent aux Espagnols : *dormez souvent , dormez long-tems* ; ce sont eux qui soutiennent que le sommeil, que la sieste broie la pâte alimentaire , hâte la digestion (1) ; que Galien , qu'Hypocrate se couchoient en sortant de table ; & qu'après dîner , Esculape lui-même dormoit toujours une heure ou deux.

Hypocrate , Galien dormoient ou ne dorment point , je n'en fais rien , & peu m'importe. Ce qu'il y a de sûr , c'est que l'usage de la sieste est fort ancien , c'est qu'Auguste faisoit la méridienne ; mais Auguste dînoit tard , tenoit table long-

(1) Becquet & Spalanzani ne sont pas de cet avis-là ; mais Boerhaave assure que le sommeil est un remède infallible , un remède universel. Boerhaave pourroit avoir raison ; mais comment administrer son remède à un malade dévoré par une fièvre brûlante , déchiré par un bézoard , ou tourmenté par une rage de dents ? Pour guérir , il faut dormir , dit Boerhaave ; qui souffre , ne dort point , ne guérit pas ; or , Boerhaave se trompe. Dormons très-peu , vivons toute notre vie , & pendant soixante ans que nous avons à vivre , ne soyons pas morts , ne soyons pas des cadavres pendant trente ans.

tems ,

tems (1), s'enivroit tous les jours (2); & au deffert, incapable absolument d'articuler un son, incapable de distinguer les plats, son assiette, son couteau, son verre, Auguste avoit raison d'aller se coucher.

Mais les Espagnols qui dînent à midi, qui mangent beaucoup, mangent vite, ne mâchent point, boivent peu, feroient très-bien de se promener en sortant de table.

L E R O I.

Le roi est adoré; c'est à cause de cela,

(1) Après Claude & Vitellius qui moururent tous les deux de réplétion, aucun empereur ne mangea plus qu'Auguste; à dîner, il avoit toujours cent plats; il mangeoit de tout: prodigalité d'autant plus révoltante, que pendant la moitié de son regne, la famine désola Rome. Aussi le peuple mutiné disoit tout haut, dans les places, dans les rues, dans les bains publics de Rome: *Hier au soir Auguste avoit à souper des paons, des rossignols, des grives, des grues de Malte, des huîtres du lac Lucrin, des sangliers à la troyenne, & nous, nous n'avons pas de pain.* Auguste n'ignoroit pas tous ces bruits, toutes ces clameurs, & il en rioit.

(2) Si l'on en croit les différentes camées d'Epitincanus l'athénien, d'Apolonius, d'Arthemon de Rhodes, Auguste devoit être également ivre de vin & d'amour, puisqu'il dînoit toujours avec des fillés charmantes, que sa mere, que Virgile, qu'Horace, que le sage Mécene lui-même rassembloient de tous côtés.

sûrement , qu'il se porte si bien. Rien n'est si sain que d'être aimé.

C I M E T I E R E S.

En parcourant les environs de Madrid , j'ai vu dans différens villages , des cimetières qui m'ont beaucoup plu ; un entr'autres.

Ce cimetiere tient à l'église ; il est sur une petite éminence ; il est entouré d'une claire-voie ; c'est un quarré parfait ; un ruisseau coule dans le milieu ; le sol est couvert de violettes , de jasmins , de roses & autres fleurs qui croissent sans culture. On y a planté quelques pommiers , des millions de moineaux (1) sont perchés sur les branches ; les pommes sont excellentes. Les arbres , le ruisseau , l'ombre , les fleurs , tout rappelle ces beaux lieux , ces champs fortunés , où , selon les anciens , les ames vertueuses doivent aller passer l'éternité.

Si jamais je m'établis en Espagne , c'est pour y mourir , c'est pour être enterré dans un cimetiere de village aux environs de Ma-

(1) Plusieurs chymistes assurent qu'il s'exhale des cimetières une quantité d'alkali volatil , mortel aux oiseaux ; il paroît que non , puisque ces moineaux chantent , nichent , font l'amour , passent leur vie & vivent long-tems dans ce cimetiere.

drid ; c'est afin de pouvoir me dire en expi-
 rant : „ quand mes enfans iront sur ma
 „ tombe, pleurer ma perte, ils trouveront
 „ de l'ombre, ils pourront cueillir des ro-
 „ ses, s'affeoir au bord de l'eau, & me
 „ manger dans une pomme.

C H E M I N É E S.

L'usage des cheminées est presque inconnu
 à Madrid. On y supplée par des fourneaux
 ou brasiers portatifs, qui répandent une
 chaleur très-égale & très-douce. On jette
 dans ces brasiers, je ne fais quel bois, ou
 graine, ou poudre, mais cela sent bon.

CABINET. DERNIERE GUERRE.

Des projets commencés, des moyens
 lents, des demi-volontés ; voilà le rond,
 que l'orgueil national, que la multiplicité
 des sous-ordres, que les autorités subalter-
 nes tracent depuis deux siècles (1) autour

(1) Depuis bien des siècles, les affaires ont été
 remises en de très-mauvaises mains ; oui, depuis des
 siècles l'Espagne a eu des ministres nuls, absolument
 nuls. *Le comte de Fuentes, le duc de Lerme* entr'au-
 tres ; mais par-dessus tous, le duc d'Uceda, homme
 de rien, homme borné, un imbécille, un manne-
 quin bien fait, qui pendant trente ans qu'il est resté

des différens ministres ; voilà le rond , où la routine leur dit de rester ; voilà le sentier battu pour leurs successeurs ; voilà le fléau, la hache , la coignée , si on peut le dire , qui déracine , qui arrache , qui étouffe en Espagne tous les germes , tous les plans & tous les hommes.

Voilà le mot de la dernière guerre ; voilà pourquoi les ministres , les généraux , les officiers s'accusoient tour-à-tour , d'irrésolutions , d'impéritie , d'infouciance ; voilà pourquoi deux cents bouches à feu , quatre vaisseaux de lignes , deux chebecs , cinq frégates , trois brulots , huit mille Espagnols , six mille Sauvages employèrent trois grands mois (1) , à combler , à franchir les fossés , à faire tomber les murailles seches , à renverser les bastions de Pensacola , du Bâton-Rouge & de la Mobile (2). Voilà

dans le ministere , n'a jamais pu concevoir , n'a jamais pu deviner par quel hazard , par quel chemin , & pourquoi faire il étoit venu là.

(1) Les François employèrent beaucoup moins de tems , beaucoup moins d'hommes pour prendre *Tabago* , *Essequibo* , *Saint-Vincent* , *la Grenade* , *Saint-Eustache* , *la Dominique* , *Berbice* & *Demerari*.

(2) La garnison du Bâton-Rouge étoit composée de trois cents hommes , presque nuds & mourans de faim. La garnison de *Pensacola* n'étoit guere mieux pourvue de vivres & d'habits. Vingt hom-

pourquoi , douze mille hommes font restés pendant quatre ans dans les retranchemens de *Saint-Roch* , dans la baie de *Gibraltar* (1) ; les uns à vieillir , à dormir , à jouer au dez dans leur tente ; les autres à regarder les batteries flottantes , les barques canonieres , les prames , les tours d'adresse , les tours de force , & autres jeux d'enfans. Il faut ajouter , le très-peu de considération , dont jouit la marine espagnole , l'esprit mercantile , l'ardeur des prises , l'amour du gain , qui domine les officiers : l'âge décrépité des vices-amiraux , des chefs d'escadre (2) &c. la superstition de tout l'équipage.

mes , dix minutes , deux coups de canon auroient dû suffire pour prendre *la Mobile* , défendue seulement par une garde bourgeoise.

(1) Lors des grands préparatifs pour le siege de Gibraltar , M. d'Arçon mandoit : *Faute d'hommes , les travaux vont lentement*. Il y avoit assurément des hommes de reste , mais c'étoient des hommes sans courage , des hommes sans bras.

Selon des calculs très-moderés , toutes les dépenses du siege , prises ensemble , faisoient monter chaque coup tiré à un louis ; ainsi l'Espagne dépensoit environ cent quatre-vingt mille livres par jour , pour étourdir le général *Elliot* d'un vain bruit , qui souvent dissipé par les vents , & perdu dans les airs , n'arrivoit pas même jusqu'à lui.

(2) On a grande idée assurément des talens militaires du général *Bonnet* , de dom *Louis de Cor-*

Il falloit voir bénir les boulets & les canons ; il falloit voir les yeux , les levres des foldats fixés , collées du matin au foir , fur des madones , fur des saints , fur des rofaires , fur des croix ; il falloit entendre réciter tous les jours à bord , matines , laudes , primes , tierce & vêpres.

A Dieu ne plaife , que je condamne ici les actes religieux ! A Dieu ne plaife , que j'ofe douter du pouvoir du ciel , de l'empire de la Vierge , de l'influence des saints fur le succès des combats , fur le trajet , fur la direction , fur l'effet des grenades , des boulets & des bombes. Mais Dieu s'est expliqué depuis la création : cent fois , mille fois il a dit lui-même , il a fait dire par *Moïse* , à *Samfon* , à *Gédéon* , aux rois d'Israël , aux chefs , aux légiflateurs de fon peuple , à tous les généraux , officiers , matelots , foldats , tambours du monde ; de prier peu , toujours bas , toujours en fe battant , & toujours debout.

dowa , du *maquis de Cazatilli* , &c. Mais des vieillards décomposés , qui ne voient plus , qui n'entendent plus , qui respirent à demi , qui vivent à peine , ne font guere plus en état de fe battre , de commander une flotte & de fe faire obéir , que de fauter fur la corde , d'y refter en équilibre , ou de danser à l'opéra.

D É V O T S.

Quelque fanatiques , quelque superstitieux , que soient les Espagnols ; malgré le nombre infini de processions , de missions , de bénédictions , les habitans de Madrid sont beaucoup moins dévots qu'on ne pense. Ici , comme par-tout , la dévotion est le pis-aller des vieillards , des ambitieux détrompés , des femmes âgées qui offrent à Dieu les restes du Diable.

S A V A N S D E M A D R I D .

Madrid est peuplé d'hommes studieux , d'écoliers savans , de compilateurs infatigables , occupés sans relâche à compiler , à refouder , à tourmenter les idées politiques , physiques , chymiques , & à faire des éditions nouvelles de livres inutiles.

Ce n'est pas que de tems en tems , il ne naisse en Espagne des hommes de génie ; (1) mais l'instant de leur naissance est

(1) Dom Fijo en étoit un , il étoit poëte , historien ; le gouvernement l'avoit chargé de travailler aux annales de l'Espagne ; il a vécu néanmoins dans la plus grande misère ; à sa mort on n'a trouvé dans son armoire que du papier , un manteau , une épée & des salieres.

regardé comme une calamité publique ; mais on entoure leur berceau d'un si grand nombre d'insectes venimeux , qu'un génie naissant est pour ainsi dire , un enfant mort-né. Dans ces contrées si fertiles , tout génie est un monstre ; on ne veut pas qu'il grandisse ; on l'étouffe avec ses langes ; on ne veut , on n'aime , on ne laisse croître , on ne laisse vivre que les hommes frappés de médiocrité , les hommes à hauteur d'appui.

L'âge d'or , l'âge d'argent , sont passés , & malgré nos découvertes brillantes , notre âge est l'âge de la médiocrité. (1) Le cercle de la médiocrité est immense : toute la génération présente est là , il faut rester là , sous peine d'être regardé comme un météore sinistre , ou d'être poursuivi comme des soldats françois poursuivirent , il y a quelques années , cet animal furieux qui dépeuploit le Gévaudan.

L' A C A D É M I E.

L'académie royale est composée de soixante membres à peu près. Des diction-

(1) Plus que personne je suis partisan de ces belles découvertes ; elles prouvent que l'homme est capable de tout , & peut tout.

naires, des complimens de réception, des éloges, (1) des recherches sur la langue, occupent le loisir des académiciens.

Un mémoire sur *l'inégalité originelle des hommes*, fut couronné jeudi dernier. A l'aide du microscope, l'auteur couronné a découvert que la semence des grands ressemble à la graine d'ananas; que la semence d'un homme ordinaire a la forme d'un grain de poivre. L'académicien assure, que la nature emploie cent ans à pétrir un *foetus-prince*, à préparer un *germe-roi*, à délayer la boue royale, à façonner le moule d'un grand.

Souverains, potentats, électeurs, ministres & consorts! Félicitez-vous de vos avantages; & nous peuple, humilions-nous; ne croyons plus que les trônes, les couronnes, la naissance & les mortiers se jouent tantôt à croix ou pile, tantôt à pair ou non. Ne croyons plus que Dieu ait dit au hasard: *arrange tout*; écris sur les billets: *MANDILLE, THIARE, GÉNÉRAL, FIFRE, ROI DE MAROC*, (2) *PRÉSIDENT, MARMITON*,

(1) L'université de Paris proposa, il y a quelques années, pour sujet de l'éloquence latine: *Quels sont les hommes qui doivent prétendre aux éloges publics?* Tous les académiciens, tous les faiseurs de panegyriques & d'oraisons funebres devroient méditer sur cette question.

(2) L'empereur de Maroc est quatre fois plus

MINISTRE, PRÉTRE, BALADIN, EMPEREUR: plie, remue, mêle les lots, & jetteles sur le globe.

P É L E R I N A G E S.

Presque tous les habitans de Madrid, (le peuple s'entend) pélerins-nés, pour ainsi dire, passent leur vie à aller, à revenir, à retourner à St Jacques de Compostelle, à Notre-Dame du Mont-Serrat, à *Notre-Dame du Pilar*, à Notre-Dame de Lorette. Ganganelli, qui ne donna jamais sa pantoufle à baiser, sans hauffer les épaules, vouloit abolir tous ces pélerinages. Ce pontife philosophe favoit par cœur, que Dieu, la Vierge, les Saints méprisent tous les vagabonds; il favoit aussi, qu'il n'y eut jamais, ni pardons, ni rémissions, ni indulgences attachées aux promenades, aux courfes pieuses d'un fainéant sur les grands chemins; il favoit en outre, que les co-

laid qu'une chenille; il a une bouche énorme, une loupe sur le front, il est noir comme de l'encre; il a six pieds, il est voûté, il est avare, je l'ai vu à *Salé*; il idolâtre les femmes, il aime beaucoup les Anglois, il méprise les Espagnols, il abhorre le consul de France, il a soixante-dix ans; un abcès lui ronge une jambe, il n'a qu'un œil, & cet œil est tout de travers, & pleure toujours.

quilles ramassées sur les bords de l'océan, près de la Corogne, près Compostelle, ne guérissent pas plus vite, plus radicalement les maux d'yeux, les maux de dents, les maux d'oreilles, que les écailles d'huîtres, de moucles, de tortues, qu'on trouve à *Cadix*, à *Cancale*, à *Malaga*, à *St Malo* : ce pape, d'ailleurs, avoit vu de ses fenêtres, les pélerins, les pélerines, sauter les haies, prendre les volailles, dérober les fruits, gâter, fouler les grains, les moissons, s'enfoncer, se cacher dans les bois, & oublier que *St Jacques* les épie, les fuit de l'œil, & voit tout à travers les branches.

DES PETITS MAITRES.

On trouve ici, comme dans le reste du monde, des élégans, des hommes agréables, qui, comme leurs confreres de delà les monts, ont des chiens, des jockeis, des chevaux, des dettes, des talons rouges, de grands chapeaux, les épaules rondes & la vue basse.

C'est sur-tout la folie d'être aveugle qui a fait fortune. De bons yeux sont devenus le partage de la canaille, & lorsqu'un grenadier peut embrasser d'un coup-d'œil un horizon immense ; quand il peut pendant

la nuit, voir, compter les étoiles : son capitaine & son lieutenant ont besoin d'une lorgnette, pour inspecter leur compagnie, & d'un chien, d'un guide ou d'un bâton pour retrouver la porte de leur logement.

Si après avoir blessé la rétine, après avoir endommagé le nerf optique, quelque colonne d'air, fracasse l'oreille, brise la tympan; alors, cornée, prunelle, globe de l'œil de s'éclaircir; cataracte de tomber, lorgnette, lunettes, conserves de disparaître, tout le monde verra clair, personne n'entendra plus.

Mais sans colonne d'air, un prince sourd n'a qu'à passer, & tous les agréables feront soudain frappés de surdité.

Il y a quelque tems, qu'un grand seigneur begue, chauve, bossu, arriva ici, & dans une nuit tous les dos s'arrondirent, toutes les langues s'épaissirent, & tous les cheveux tomberent.

V I N.

Le vin de la *Manche*, & particulièrement le vin de *Valdepenas*, est le vin qu'on boit à Madrid. On vante beaucoup ce vin de la *Manche*, on le dit excellent; je le trouve mauvais; je ne voudrois pas pour

tout au monde le boire fans eau, il a un goût de foudre, de gaudron, il est si noir, si épais, qu'il pourroit au besoin servir d'encre; violent & capiteux, un seul verre enivrerait. L'Espagnol boit peu, son ivresse est calme; quand il a bu, & qu'il est ivre, il s'endort.

P E R R O Q U E T.

Catherine de Médicis, dit-on, avoit un perroquet qui retenoit tout, répétoit tout, prononçoit & parloit, souvent aussi-bien, qu'un homme; c'étoit quelquefois à s'y tromper. Je crois que le perroquet que j'achetai dimanche, parle encore mieux; il a retenu une foule de choses, un nombre infini de contes, qu'il débite, qu'il articule sans hésiter: il parle espagnol, il écorche un peu le françois; il fait quelques vers de Racine, *le benedicite* & la fable du corbeau. Il me coûte huit louis, il en vaut trente, j'en refuserois cent. Je n'ose pas le mettre sur mes fenêtres; lorsqu'il y est, qu'elles sont ouvertes, & qu'il fait beau, mon perroquet ne déparle point; il dit tout ce qu'il fait, il répète tout ce qu'il entend, il apostrophe ceux qui passent, il parle politique. Tout-à-l'heure, je riois aux éclats en l'entendant parler du bombardement d'Al-

ger. (1) Je meurs de peur qu'on l'ait écouté ; si on l'a entendu , je suis certain que la garde va venir l'enlever.

VEILLE DES GRANDES FÊTES.

Il est amusant de voir le peuple faire la veille des grandes fêtes le siege des églises , & celui des confessionnaux. Il seroit difficile de compter les coups de pieds , les soufflets qui se distribuent en moins de dix minutes : ce qui complete la bizarrerie de cette scene , à la fois scandaleuse & divertissante , c'est l'arrivée d'un grand , ou d'un *hidalgos* , qui , suivi d'un laquais portant un couffin , fend la foule , sépare les combattans , termine le démêlé , entre le premier dans le confessionnal , où à genoux sur un carreau , il peut se confesser à son aise , & se repentir commodément.

Les desseins de Dieu sont impénétrables ; le ciel est à lui , il peut y loger qui lui plaît ; mais le dévot Musulman qui s'égofille , qui s'enrhume en criant , *alla , alla* ; mais le Talapoin qui passe sa vie à bâiller aux corneilles ; & le Marabou qui passe la fiemme à

(1) Firmien Laçtance qui refusoit l'intelligence aux bêtes , auroit été confondu en attendant mon perroquet.

faire la pirouette, à danser sur un pied, & le Santon, qui souvent reste des semaines entières à regarder si le bout de son nez est rouge ou noir, ou bleu mourant, ou prune monsieur, me paroissent tout aussi honnêtes gens, tout aussi dignes des graces de Dieu, que le dévot qui se querelle & se bat en attendant l'absolution.

M I E L.

Hiblaeis apibus florem depasta salicti, dit Virgile. Jamais je n'ai goûté de ce miel du mont Hibla, mais je doute qu'il soit meilleur que le miel qu'on trouve à Madrid. Nulle part, je n'en ai mangé d'aussi bon; parfaitement jaune, il sent l'œillet, a le goût de l'orange, soutient bien l'eau, fait de bon forbet.

A N T I Q U I T É S.

Par-tout en Espagne on peut voir des frises, des mosaïques antiques. Personne ne regarde ses débris. Que m'importe à moi, me disoit un jour un Espagnol, & la ville d'Herculanum, & les ruines de Palmyre, & les marbres d'Arundel, pourvu que mon confesseur dine & soupe bien!

Je suis bien moins qu'un autre, l'admirateur des ruines, je pourrois traverser la

Grece sans regarder ses colonnes, sans entrer dans ses temples. Bientôt tous ses débris ne seront plus.

Les rochers, ce sont là mes antiques : témoin muet de la création, un rocher m'arrête, m'oblige à le regarder, j'y lis la date du monde, il ne finira qu'avec le monde ; dans cent mille ans il fera encore tout neuf ; lors du déluge il trempoit dans l'eau. Dieu lui-même fit les rochers, lui seul connoît le secret du ciment qui les lie, qui les soutient ; & la terre, en s'écroulant, peut seule les faire tomber.

M A R I A G E S.

A Sparte, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Si cette loi de Licurge renaïssoit en Espagne, Madrid ne pourroit fournir ni assez de bras, ni assez de verges pour fouetter tous les hommes qui ne se marient pas. Un nœud que la mort seule peut détacher, effraie les Espagnols. A Madrid on se marie rarement : dans dix ans on se mariera moins encore ; on prendra successivement une, deux, trois maîtresses, on les gardera aussi long-tems qu'elles sauront plaire, on les quittera quand elles ne plairont plus. Les noms si doux de peres, de meres, d'enfans
feront

feront rayés de la langue, & le gouvernement fera le pere commun.

C O L L E G E S.

Le gouvernement foudoie une foule de rhéteurs , de professeurs , qu'ici , comme ailleurs , remplissent la tête de leurs élèves, de mots latins , de racines grecques , de vers arabes. La manie de faire apprendre aux enfans tant de choses inutiles , durera-t-elle donc aussi long-tems que le monde ? Ne sentira-t-on jamais que nos instituteurs ressemblerent tous à des fous , qui rempliroient tellement leur chambre de décombres , d'ordures , de guenilles , qu'ils n'y trouveroient plus de place pour mettre , ni chaises , ni lit , ni pot à l'eau ?

D E S O R D R E S.

Rien n'étonne plus un étranger que la maniere leste avec laquelle le dernier manœuvre traite ici un chevalier de St Jacques , de St Charles , de Montesa , d'Alcantara , &c. Tout chevalier doit céder le haut du pavé au dernier manant , sous peine d'être rudoyé , terrassé , jetté dans le ruisseau.

M I D I.

Toutes les fois que midi sonne, & qu'on pense, que mille malheureux ne dîneront point faute d'argent, faute de pain, cela fait mal, on n'a plus faim, on a le cœur dans l'encre, & soi-même on ne peut pas dîner.

PAUVRES HONTEUX.

Quand Alexandre consulta l'oracle de Jupiter Ammon, la première chose qu'il lui demanda, fut de lui faire connoître les pauvres honteux de son empire. Alexandre monta lui-même dans plus de cent greniers, & porta dans tous, de l'argent, des consolations & des secours.

LE COMTE D'ARANDA.

Le comte d'Aranda est le seul homme de qui la monarchie espagnole puisse s'enorgueillir à présent (1); c'est le seul Espa-

(1) Dans son genre, dom Antonio de Ulloa est aussi un grand homme, un homme à voir, à rechercher, un homme que j'estime, que j'aime, & de qui je parle ici par justice, par reconnaissance & par respect.

gnol de nos jours , que la postérité puisse coter sur ses tablettes. C'est le comte d'Aranda qui vouloit faire travailler à la confection d'un code nouveau ; c'est lui qui avoit proposé d'admettre en Espagne toutes les sectes sans exception. C'est lui qui vouloit faire graver sur le frontispice de tous les temples , & réunir dans le même chiffre , dans le même écusson , les noms de *Calvin* , de *Luther* , de *Confucius* , de *Mahomet* , de *prêtre Jean* , du *Dieu Xaca* , du *grand Lama* , de *Guillaume Pen*. C'est lui qui vouloit faire publier , depuis les frontieres de la Navarre , jusqu'aux extrémités du détroit de Cadix , que les mots : *Torquemada* (1) , *Ferdinand* , *Isabelle* , *inquisition* , *auto-da-fés* , seroient comptés à l'avenir au rand des blasphêmes. Le comte d'Aranda

(1) Torquemada , Ferdinand , Isabelle sont les inventeurs de l'inquisition ; ils sont morts tous les trois dans leur lit. Henri IV a été assassiné. Il n'y auroit pas une justice divine ! il n'y auroit pas des peines , des récompenses ! Ne croyons pas que l'immortalité des ames soit un jeu , un prétexte inventé pour s'amuser , pour se tirer d'affaire pendant les trois jours de notre vie : comptons , comptons sur l'autre monde , les années , les saisons , les heures y sont éternelles , & l'on est si parfaitement , si complètement , si bien heureux , qu'on trouve encore le tems trop court.



vouloit aussi faire vendre les bijoux des saints, la garde-robe, le mobilier des vierges, & convertir les châffes, les croix, les chandeliers, &c. en ponts, en canaux, en auberges & en grands chemins.

BARBIERS ESPAGNOLS.

Je viens d'être rasé par un original : il chantoit, il parloit, il faisoit en me rasant des grimaces affreuses. Encore s'il m'eût bien rasé, s'il m'eût rasé vite ! mais il m'a tenu trois quarts d'heure. Quand Martial a dit : *mon barbier me rase si lentement, qu'en me rasant d'un côté, ma barbe repoussé de l'autre* : sûrement Martial étoit rasé par un barbier espagnol.

Dans quelques provinces d'Espagne, ce sont les femmes qui rasent : ce devrait être ainsi par-tout. Leur main souple, douce & potelée, est plus propre que les nôtres, à savonner les mentons, à manier le rasoir, & à couper le barbe de près.

JUGEMENS DE L'INQUISITION.

Rien de plus inique, de plus arbitraire que les jugemens rendus par l'inquisition, très-souvent l'homme qu'on brûle ignore pour quel crime il est brûlé ; semblables à

la foudre , les inquisiteurs tuent , réduisent en cendre , sans rendre compte , sans dire pourquoi.

L'effigie des coupables est suspendue dans les églises ; les temples de Madrid sont pleins de ces affreux tableaux ; & quand on croit trouver au-dessus des autels , ou dans les chapelles une descente de croix , l'adoration des mages , la résurrection du Lazare , les noces de Cana , la femme adultère , la belle Magdeleine sanglottante , fondante en larmes , se meurtrissant le sein , on trouve au-dessus de l'autel un juif , un maure , un hérétique , un enfant , une jeune fille expirant dans les flammes.

Le nom des victimes est écrit au bas de chaque portrait : on y trouve des noms fameux. J'ai lu les noms de Jean Ponce de Léon , fils de Rodric ; Ponce de Léon , comte de Baylen : j'ai lu ceux de Louis Gonsalve , prédicateur de Toledé ; de Jean Fernandès , chanoine de Séville ; de Christophe Lofada , médecin à Cordoue ; de Cornélia Bohorquia , fille du comte Bohorquia , qui chassa les Impériaux de Madrid , & partagea avec le prince de Vendôme l'honneur de la journée de Willaviciofa.

TÊTE PARLANTE.

On montre ici une tête qui articule parfaitement : on ne perd pas une syllabe, nulle vibration, nul tintement, nul son prolongé qui empêche de distinguer les mots ; cette tête enfin parle & prononce aussi-bien que nous. On l'a dit déjà, on le répète ; l'homme est un être prodigieux, quelquefois l'émule, quelquefois le rival de la nature, souvent il fait mieux qu'elle. L'espèce humaine avoit reçu seule le droit de parler ; tout, excepté l'homme, devoit se taire dans le monde ; maintenant, le bois, le marbre, & l'airain parlent ; bientôt mon chien parlera.

C E S O I R.

Il a fait cette après-midi une chaleur brûlante. Dans quatre minutes, le soleil sera couché. Il est sept heures. Je suis au centre d'une plaine immense. Point de monts, point de draperie, point de nuages : la nature est toute belle, toute nue ; je la vois toute, je la regarde par-tout, je la touche par-tout.

C'est dans une plaine, c'est le soir, c'est au mois de juin, c'est en Espagne, où la nature donne rendez-vous à ses favoris, à

ses amans ; c'est là , c'est alors qu'elle dépouille tout , étale tout , montre tout , & qu'il faut , malgré soi , devenir amoureux d'elle.

S U I C I D E.

En Espagne , on considère le suicide ; comme il étoit autrefois considéré en France (1). Un homme qui se tue , n'est point traîné sur la claie. Les Espagnols qui regardent le suicide comme une spéculation , trouvent aussi simple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde , que d'aller tenter fortune dans le nouveau. Beaucoup de casuistes prétendent pourtant qu'un suicide se vole au monde , que chacun doit mourir à son tour ; mais le plus grand nombre des théologiens espagnols permettent à tout malheureux de se tuer , quand il est las

(1) A Marseille , du tems de Valere Maxime , on gardoit publiquement un breuvage empoisonné , que l'on donnoit à ceux qui ayant exposé au sénat les raisons qu'ils avoient de s'ôter la vie , en obtenoient la permission. Le sénat examinoit les raisons avec un certain tempérament qui n'étoit ni favorable à l'envie indiscrete de mourir , ni contraire au desir légitime de la mort ; on recueilloit les voix , & d'après leur nombre , en écrivoit sur la requête : *Le sénat vous ordonne de vivre ; ou , le sénat vous permet de mourir.*

de respirer , quand la vie lui fait mal , quand la société lui refuse la santé , la paix , le bonheur qu'elle lui doit. Imitons les Espagnols , brûlons toutes nos claies , & regardons l'homme qui se tue , comme un laquais qui quitte un maître , qui ne lui paie point ses gages.

L' I N P A C E.

Ce n'est point une fable , ce supplice existe dans les cloîtres espagnols. *L'in pace* est un trou ; avant d'y jeter le coupable , on le conduit en plein chapitre , on le fait mettre sur la sellette , on lui lit sa sentence ; après qu'il l'a entendu , on le mène processionnellement avec la croix , les cierges , le bénitier , l'encensoir. On chante *le libera* , on asperse , on encense le criminel , on lui donne un pain , un pot à l'eau , un chapelet , un cierge béni ; on le descend ensuite dans *l'in pace* , où bientôt il meurt de désespoir , de rage & de faim.

L'in pace est un supplice ancien , il étoit en usage parmi les Perses. Cambise fit enterrer tout vif le médecin Apolonide (1). Les Grecs connurent *l'in pace* , Platon en

(1) Pour s'être fait aimer , & avoir tout obtenu de la princesse Amyris. Voyez Hérodote.

parle (1). Parmi les Romains , c'étoit le supplice des vestales. Tite-Live dans sa premiere décade , Plutarque dans la vie de Numa ; Aulugelle , dans ses nuits , & Philostrate dans la vie d'Apolonius , nous ont conservé une description très-longue de cet odieux supplice.

I M P R I M E U R S .

Grande est la différence entre les libraires espagnols & ceux du reste de l'Europe. Les uns font fortune avec *le Guide des Pécheurs* , les autres avec *Thérese Philosophe*. L'inquisition est le frein des premiers , la police (2) est l'inquisition des seconds. Le théologien Saa a gagné à Madrid cinquante mille piastras gourdes , en commentant St Jérôme , en recrépissant St Bonaventure ; & les libraires françois ont refusé de payer cent écus pour les manuscrits de M. de Paw , le premier historien , le meilleur politique ,

(1) Dans son premier dialogue , qui a pour titre , ENTYPRHON.

(2) Malgré la police , la liberté de la presse est assez générale. Le gouvernement commence à sentir qu'il n'y a que la liberté de parler , de penser & d'écrire , qui puisse anéantir les préjugés , & faire disparaître les abus.

le plus grand homme du siècle, sans exception.

Sans exception. Les partisans, les hommes engoués de M. Raynal, crieront tous à l'injustice; mais ces cris n'empêcheront point que cet historien ne soit diffus, plagiaire, (1) relateur infidèle, (2) partial, (3)

(1) Plagiaire, page 222, premier volume. L'abbé Raynal a copié mot pour mot, & a pris dans Spinoza la demande scandaleuse, l'interrogatoire pour ainsi dire, qu'il met dans la bouche du roi des Celebes.

(2) Relateur infidèle. En parlant des nombreuses & fréquentes émigrations des Siamois, cet auteur assure que depuis le port de Mergui jusqu'à Juthia, on voyage huit jours de suite sans trouver un seul habitant; & c'est cette partie du royaume de Siam qui est le canton le plus peuplé. Il n'y a point d'année qu'il n'arrive à Mergui quatre mille joncos ou vaisseaux, sans y comprendre les autres petits bâtimens, dont les rivières & tous les ports sont toujours pleins.

(3) Partial. A mille lieues de moi, l'intention de flétrir la mémoire d'un citoyen qui fut utile à sa patrie: oui, sans les sommes immenses que Jacques-Cœur prêta à Charles VII, la Seine, la Tamise & la Loire eussent peut-être coulé sous la domination du même maître. Mais malgré ses trésors, malgré l'apologie qu'en fait l'abbé Raynal, Jacques-Cœur fut un traître; ses intrigues secrètes avec le soudan furent découvertes; ses complots avec les Sarrasins furent prouvés, il méritoit la mort, & son exil en Chypre fut une grace.

injuste , (1) mal instruit ; (2) mais ces cris ne feront oublier à personne , qu'aussi-tôt qu'il entre quelque part , au mont Sinaï , au Buïsson ardent , aux éclairs , à la foudre près , il semble venir de la part de Dieu ; il semble dire , avec Moïse : *que la terre & les cieux m'écoutent* , & néanmoins tous ceux qui écoutent l'abbé Raynal n'entendent jamais que des contes , des anecdotes , des dissertations sur le sucre , le café , l'indigo & autres déclamations qui font rire les ministres , & bâiller les femmes.

(1) Injuste. Lors du siege de Malaca , en 1641 , l'abbé Raynal accuse le gouverneur de s'être laissé corrompre par les Hollandois , d'avoir introduit l'ennemi dans la place ; & néanmoins les relations , les archives qu'on conserve à Lisbonne , le procès-verbal qui fut dressé sur les lieux , attestent que le gouverneur portugais & la garnison ne se rendirent qu'après la résistance la plus opiniâtre , & le combat le plus sanglant.

(2) Mal instruit. L'historien exagere les dépenses des Hollandois sur la côte de Coromandel ; il assure que les frais excèdent les bénéfiques. Outre que les Hollandois sont trop bons spéculateurs pour continuer un commerce défavantageux , il est prouvé que le gain qu'ils font chaque année sur la vente du fer , du plomb , du poivre , & autres épiceries , monte chaque année à plus de trois cents mille florins.

GUITARRE.

Les Maures l'apportèrent en Espagne : c'est l'instrument national. Hommes, femmes, vieillards, enfans, tous les Espagnols pincent de la guitarre ; c'est l'instrument le plus ravissant , le plus délicieux à entendre pendant la nuit. La nuit est par-tout , & fut toujours la base continue , la base naturelle de tous les instrumens ; c'est à la nuit que la guitarre doit ses véritables beautés , ses effets , sa magie , ses accords les plus touchans.

DANSES.

Excepté le fandango dont j'ai parlé, les danses espagnoles, qui ne ressemblent à rien, doivent ressembler, si l'on en croit Miphiboseth, aux gambades, aux sauts, aux cabrioles, que pour plaire au Seigneur, pour faire rire son peuple, David autrefois faisoit devant l'arche. Selon l'écriture, ces sauts de David ravissoient tous les spectateurs ; hors sa femme pourtant, qui disoit à ceux qui vouloient l'entendre : Tout prophete, tout roi, tout ami de l'Eternel qu'il est, mon mari est un baladin, qui devoit rougir de se donner en spectacle.

HOPITAL GÉNÉRAL.

Les lits sont sans rideaux, les matelats de paille hachée, la soupe de viande pourrie.

Dans le même lit, j'ai vu entre un mort, entre un mourant, un malade qui se portoit assez bien pour manger, pour me parler, & pour s'asseoir sur son séant. A mes pieds on couvoit un linceul, & dans un coin on clouoit une biere.

Cet hôpital est quatre fois trop petit pour contenir tous les vieillards, tous les malades, tous les incurables.

Les Perses, les Chinois, les Japonois qui sont des barbares, ont des hôpitaux pour les chiens, pour les chats, pour les chevaux. A Maroc, à Salé, à Mongador, on saigne, on purge, on guérit les poulets, les canards, les oies. Et dans le centre de la chrétienté, année courante, il meurt cent malades, faute d'une médecine, faute d'un bouillon, faute d'une cuillerée de vin d'Alicante !

LA MAISON DES ORPHELINS.

Cette maison n'est pas assez vaste pour recevoir tous les enfans qu'on expose. Les rues de Madrid sont pleines d'enfans qui demandent.

De tous les spectacles, celui qui accuse le plus le cœur de l'homme, c'est un enfant qui mendie.

Plus juste qu'on ne pense, la nature n'a condamné personne à vivre d'aumônes. Tout être qui naît, doit recevoir en naissant de quoi subsister; c'est une convention tacite entre Dieu, la Nature & la Providence. Par négligence, par bêtise, par inconduite, les peres & meres ont pu ou vendre, ou aliéner, ou perdre leur bien : mais un enfant, avant de naître, n'a rien perdu, rien vendu, n'a fait aucun marché. Vivre & n'avoir point de quoi vivre, implique contradiction. Dieu a dit en créant le monde :
 „ je consens à débrouiller le cahos, à fé-
 „ conder le néant, à former l'homme,
 „ sous condition qu'en naissant il trouvera
 „ dans son berceau un billet à vue, *signé*
 „ *LA PROVIDENCE*, sur la caisse des nou-
 „ veaux nés : “ telle est l'intention de l'E-
 ternel; voilà ce qu'il consigna de sa main dans les annales du monde; qu'on les consulte; si on trouve le contraire, c'est un crime de faux, & l'on a contrefait la signature de Dieu.

On pend les meres infanticides, on fouette, on enferme les femmes qui se font avorter; & tous les jours, faute de langes, faute de lait, il meurt dans les caves, dans

les greniers de Madrid vingt enfans, qui n'ont point encore ouvert les yeux. Qui doit-on pendre, ou fouetter? Qui doit-on accuser?

Philosophes de Madrid, philosophes du monde entier, qui nous dites de si belles choses, consignées dans tant de traités, ne faites plus retentir vos salles, de mémoires sur les atomes, sur la matiere subtile, globuleuse, cannelée, sur la marche du soleil, sur la forme de la terre. Que nous importe à nous, à vous, à moi, à cette mere, à cet enfant, si la terre a la forme d'un oignon, d'un bilboquet, d'un verre à biere, d'une colonne, d'un tambour? Faites retentir les murs qui vous environnent, des cris d'un enfant qui vient de naître, qui a besoin de boire, & qui va mourir, faute d'avoir bu; faites résonner vos salles, des gémissemens d'une femme qui envie le sort des lionnes, qui, dans l'instant qu'elles deviennent meres, ont de quoi nourrir, ont de quoi couvrir leurs jeunes lionceaux.

Si j'étois roi, & que dans une de mes villes, il mourût quelqu'un de misere, je ferois assembler tous les riches, & les ferois décimer.

T E M P L E S.

Quand on entre dans les temples de Madrid, pendant quelques minutes, on ne peut rien distinguer, rien voir : l'or, l'argent vous éblouit. Ce faste ne rend les Espagnols, ni plus dévots, ni plus justes, ni meilleurs.

Autrefois, du tems de Porphire, on s'assembloit dans les champs, on se prosternoit sur le gazon, on prioit Dieu sur l'herbe, ni orgues, ni chœur, ni chantres, ni cierges. Le ciel, les nuages, le soleil, la lune, les étoiles servoient de voûtes, de murs, d'ornemens, de luminaire & de lambris.

Il n'est pas vrai que Dieu ait dit à Salomon de lui bâtir un temple, pour avoir un temple ; mais c'est parce que les coffres de Salomon regorgeoient d'or ; c'est parce que la Judée étoit pleine d'ouvriers sans occupation : ce fut pour les nourrir, pour les occuper, pour faire circuler l'argent, que Dieu dit à Salomon, *bâtis-moi un temple*. La preuve qu'il ne s'en soucioit gueres, c'est qu'il permit que Titus profanât & convertît en étables, en écuries le bel ouvrage de Salomon.

Cessons d'enfermer Dieu entre quatre murailles ; tout vaste, tout somptueux que
soit

soit un temple, c'est un cachot pour lui; démolissons nos églises; pénétrons, tantôt dans l'épaisseur des forêts; tantôt, gravifions une montagne; tantôt, arrêtons-nous au pied d'un rocher ou dans une plaine; & là, une fois par mois seulement, entonnons des hymnes, disons notre chapelet, brûlons de l'encens & chantons les louanges de Dieu.

A U B E R G E S.

„ Rien n'est si beau, disoit Cicéron, „ que de voir les maisons des personnes „ illustres ouvertes à tous les étrangers. „ Malheureusement cette hospitalité, cette vertu si fort recommandée par les Stoïciens, & que les Gaulois, les Germains, les Romains, les Celtibériens, & les peuples Atlantiques observoient si religieusement & si bien, est inconnue parmi nous, en Espagne sur-tout, en Espagne où elle seroit si nécessaire. Les chemins sont affreux, les voitures incommodes, fatigantes, peu roulantes; les journées sont longues, il fait chaud, l'air est vif, on est las, on a soif, on a faim, on brûle d'envie d'arriver, de manger, de dormir; on donneroit de l'or pour un bon repas, pour un bon lit, pour arriver; & le plus souvent, quand on ar-

rive , on ne trouve dans les auberges ni paille , ni pain : il faut dîner , souper par cœur , dormir par terre ou sur une chaise.

Les auberges de Madrid ne sont guere mieux pourvues de vivres & de meubles ; ce sont des Milanois qui les tiennent.

Les Bohémiens ou *Gaytanos* tiennent les cabarets sur la route.

Dans un pays où un juif n'est pas homme , où c'est un crime impardonnable de croire tous les soirs en se couchant que le Messie peut arriver demain , il est surprenant qu'on souffre *des Bohémiens* , nation errante & vagabonde , qui ne tient à rien , & qui n'a ni culte , ni loix , ni caractère. Il manque un livre sur ces Bohémiens ; il seroit intéressant d'apprendre , & je voudrois savoir pourquoi les Espagnols les souffrent , pourquoi ils sont venus en Espagne , & d'où ils viennent enfin. Les uns les font sortir de la Valachie , de la Tartarie , d'autres de la Hongrie , de l'Egypte ; d'autres les font descendre d'une horde tartare qui n'ayant ni feu , ni lieu , après avoir couru l'Asie , l'Afrique , passa , & se fixa en Europe.

Je ne veux absolument me brouiller avec personne , je veux être bien avec tout le monde , être ami de tout le monde ; j'aime M. Baretti , son ouvrage sur l'Espagne m'a fait plaisir ; mais quand il y dit que toutes

les Bohémiennes sont catins , M. Baretti est injuste , ou piqué , ou mal instruit.

Dans une auberge où la vertu est un état violent , dans un climat qui rend par sa chaleur les mœurs difficiles , les Bohémiennes assurément ne sont point des religieuses , mais il faut des soins , il faut du tems pour obtenir tout d'elles. Il faut leur plaire , sur-tout.

En disant que les Bohémiennes sont très-jolies , que leur sein est d'une blancheur éblouissante , M. Baretti dit vrai , dommage seulement qu'elles le cachent , qu'elles se coëffent & s'arrangent mal. Point de contraste plus frappant qu'une jolie femme , mal coëffée , mal vêtue ; j'aimerois mieux qu'elle n'eût rien sur la tête , que ses cheveux fussent épars , & qu'elle fût toute nue.

Toutes jolies que soient les Bohémiennes , je regretterai long-tems en Espagne les auberges de France ; je penserai souvent sur-tout à l'hôtel de la reine à Lyon ; je n'oublierai jamais le coup-d'œil charmant que j'avois de ma chambre , le Rhône qui couloit sous mes fenêtres , les maisons , les arbres , les vignes , les terres éboulées , les rochers , Montluel , la Bresse , le château de la Pape , les Brotteaux , qui bordoient mon horifon ; jamais je n'oublierai les soins des

hôtesses , (1) les attentions des domestiques , la propreté des chambres , la fraîcheur des meubles , la bonté des lits , & la tranquillité de toute la maison.

P A I N.

La farine d'Espagne , quoiqu'admirable par sa blancheur , fait du pain cassant , mal lié , qui durcit , qui seche , qui ne vaut rien au bout de deux jours.

La farine de l'Andalousie & du royaume de Valence , passe pour être plus pesante , plus grasse , plus onctueuse que celle des autres parties de l'Espagne. Aussi à Séville , à Cadix , à Xérés , à San-Lucar de Barameda , on mange du pain délicieux , qui tout sec , tout dur qu'il est , fait de bon chyle , & a bon goût.

Le calife Aaron Raschild , si connu par son amour pour les sciences , pour les arts , pour le jeu de boule & pour le bon pain , faisoit acheter pour sa table de la farine de Séville.

C'est à Horiguela , ville d'Espagne , au royaume de Valence , où l'on trouve le meilleur pain ; ce n'est pas du pain , c'est du gâteau. On jureroit qu'on a mêlé à la

(1) Mesdemoiselles Forey aînées.

pâte, de la crème, des œufs, & de la fleur d'orange.

On vante beaucoup la farine de Hongrie; l'archiduc Joseph qui la préféroit à toute autre, ne connoissoit pas sûrement le pain d'Horiguela, cent fois meilleur, cent fois plus blanc que le pain de Gonesse. David Hume, qui a fait une dissertation très-favante sur les farines, a oublié de parler de la farine de Valence.

Je suis surpris que les académiciens de Madrid, qui s'occupent toujours de choses utiles, n'aient pas encore songé à proposer un prix pour la mémoire qui indiqueroit, 1°. quelle est la meilleure farine pour la fourniture des armées; 2°. quelle farine il faut choisir pour envoyer dans les Colonies (1); 3°. de quel bois doit être les futailles où on la met.

R E L I G I E U S E S.

Il n'y a que le Dieu des affassins, le Dieu qui préside aux meurtres, au néant, qui puisse, qui veuille écouter, qui puisse en-

(1) Les François ont trouvé, par expérience, que la farine de Normandie & de Guyenne soutient mieux le transport sur mer; ils en tirent un avantage considérable pour la transporter dans leurs Colonies.

tendre , qui consente à recevoir les vœux sacrileges , les vœux *germicides* d'une jeune religieuse.

On compte à Madrid trente monasteres de filles.

Parloirs , cellules , voûtes , murs épais des couvens de Madrid ; répétez-nous ; redites-nous , les cris , les gémissemens , les soupirs étouffés , les imprécations des malheureuses que vous recelez.

Je loge à deux pas du couvent des Carmélites ; mes fenêtes dominant les murs ; je puis de ma chambre plonger dans l'enclos ; je puis tout entendre , tout voir. Malgré ce que je vois , ce que j'entends , ce couvent , ainsi que les autres , ne laisse pas d'être toujours plein , & fera toujours rempli. C'est la chaleur du climat , c'est le tribunal de la pénitence , c'est l'empire des moines qui ont toujours peuplé , qui peupleront toujours les cloîtres de Madrid.

A l'âge de douze à treize , une Espagnole éprouve déjà une sorte de mal-aïse , de mélancolie d'amour ; elle desire , elle souffre , elle est tourmentée sans savoir où , sans savoir pourquoi , sans savoir pourquoi : c'est toujours le sein de son confesseur qu'elle choisit pour déposer sa douce , mais inquiétante sollicitude.

Abus de l'écriture sainte , passages tronqués , mutilés , détournés , révélations ,

apparitions, miracles, histoires apocryphes, tout est mis en usage par ce moine, pour tromper sa jeune pénitente ; à le croire, c'est *le mal de Dieu* qui la tourmente ; pour guérir, il faut prendre le voile, & la malheureuse le prend.

Bientôt les desirs naissent, ont un but, la tête se peuple d'images, de formes ; le sang bout, des torrens de feu coulent dans les veines, un nouveau sens s'annonce, mais il n'est plus tems : il faut pouffer des cris, des soupirs impuissans ; il faut passer sa vie dans un cloître, dans les larmes ; il faut être privée à jamais de la vue, des transports, des embrassemens d'un amant, d'un époux ; il faut mourir entre quatre murailles, brûlée, consumée de desirs, que ni Dieu, ni le voile, ni la religion, ni routes les gouttes d'eau du torrent de Cédron, n'ont jamais pu, ne pourroient, ne pourroient jamais, ni modérer, ni éteindre. Telle est la vocation, la vie & la mort des religieuses de Madrid, des religieuses du monde entier.

Rois, princes, empereurs, réunissez-vous tous, supprimez à jamais les couvens de filles : du fond de leurs cellules, ces malheureuses vous implorent à genoux ; rendez-les à la vie, à l'amour, au monde, à la liberté, & ne permettez plus qu'un mil-

lion de femmes se cachent , s'enferment , fuient le jour , nous fuient , & passent leur vie à souffrir , à pleurer , à desirer , à postuler l'éternité.

C O M P L I M E N S .

En s'abordant , nos ancêtres s'embrassoient & disoient , *Dieu vous garde*. En France , les lettres de cachet sont encore terminées par , *je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde*. En Espagne , on termine les lettres missives , les billets , les *esquelas* par cette formule : *Dios garde a usted*. Les complimens espagnols ne sont point variés , & n'ont point changés depuis l'expulsion des Maures. Dans une assemblée de cent personnes , chacun s'aborde maintenant comme on s'abordoit alors , en se disant : *je me réjouis de voir que vous vous portiez bien , me allegro de ver , che usted sta bueno* : & l'on répond , *vivu usted muchos años mille años , vivez beaucoup , vivez long-tems*. Cela rappelle un trait assez plaisant. Un Espagnol héritoit d'un oncle riche , dont on lui lisoit le testament ; & à chaque article , l'héritier reconnoissant , s'écrioit en sanglotant *mio tio , viva usted muchos años ; mon cher oncle vivez long-tems*. L'oncle étoit enterré de la veille.

GRANDS

GRANDS CHEMINS.

Tout le monde a entendu parler de la mauvaise police de l'Angleterre, à l'égard des grands chemins; tout le monde sait qu'en Angleterre, comme en Turquie, comme en Perse, on ne peut voyager sans courir les risques d'être volé; c'est absolument de même en Espagne.

Ce n'est pas que les miquelets ou archers ne soient en très-grand nombre; mais comme ils sont mal payés, qu'ils ne tiennent à aucun corps, & que le gouvernement ne les observe pas, ils préfèrent, ils trouvent plus simple de s'entendre avec les brigands, dont ils partagent la proie.

Presque tous les voleurs, en Espagne, sont déguisés en pèlerins, ou en hermites: sous prétexte de demander le chemin, l'heure qu'il est, ou l'aumône, ils mettent le pistolet sur la gorge, volent, & tuent communément. Outre que la peine est la même, qu'un cadavre est plutôt dépouillé, un cadavre garde le secret.

On peut dans chaque ville prendre une escorte; mais outre que ces escortes sont excessivement chères, qu'il faut les payer d'avance, & qu'elles vous quittent à moitié chemin, elles peuvent s'entendre avec les

miquelets , avec les voleurs ; il est aussi sûr de s'en passer.

Hors la vieilleffe & la laideur , qui ne touchent , qui nè tentent personne , les voleurs en Espagne font grace aux femmes , dit-on : au lieu de voler les voyageuses égarées , ou les bergeres gardant leur troupeau , ils les escortent , leur donnent des bouquets , de l'argent , des rubans , les conduisent dans le bois , où chacun de ces drôles , à son tour , éteint & perd sur ces malheureuses , sa lubricité , ses desirs & ses forces.

Si les bandits abondent en Espagne plus qu'ailleurs , il faut en accuser l'extrême misere du peuple , le manque d'ouvrage : il faut en accuser aussi le sommeil profond des guichetiers , qu'un tremblement de terre ne réveillerait pas ; il faut en accuser encore la permission accordée à quelques prisonniers privilégiés , de suspendre à leurs fenêtres , des bourses , des paniers , dans lesquels , leurs parens , leurs amis , ou leurs complices viennent mettre des cordes , des limes , des barres : munis d'outils , ces prisonniers s'en vont quand ils veulent ; souvent plusieurs cachots se vident dans une nuit ; & tout cela c'est pour les bois.

Le très-petit nombre d'hospices pour les mendiants valides , peuple aussi les grands

(123)

chemins. Par-tout & toujours, le crime & le vol font une suite de l'état de société, & deviennent la seule ressource de l'homme qui n'a point d'ouvrage, qui a faim, & qui n'a rien.

F I N.

Q 2





T A B L E.

<i>Avis de l'Éditeur ,</i>	page v
<i>Entrée en Espagne , par Salientes ,</i>	1
<i>Sarragosse ,</i>	2
<i>Route de Sarragosse à Madrid ,</i>	6
<i>Entrée de Madrid ,</i>	9
<i>Le Buen Retiro ,</i>	10
<i>La Grange ,</i>	13
<i>La Floride ,</i>	15
<i>Le Palais Neuf ,</i>	16
<i>Aranjuez ,</i>	ibid.
<i>Le Pardo ,</i>	17
<i>Le Guadarama ,</i>	18
<i>Le Sarsuela ,</i>	ibid.
<i>L'Escorial ,</i>	ibid.
<i>La Casa de Campo ,</i>	21
<i>Climat de Madrid ,</i>	22
<i>Combats de Taureaux ,</i>	24
<i>Justice Criminelle ,</i>	26
<i>Prédicateurs de places ,</i>	38
<i>Des Finances ,</i>	42
<i>Mon oiseau ,</i>	44
<i>Habit du bourreau ,</i>	45
<i>L'Angelus ,</i>	ibid.
<i>Courtisannes ,</i>	ibid.
<i>Legs Pieux ,</i>	46

<i>Café ,</i>	49
<i>Population ,</i>	ibid.
<i>Maniere de recevoir les étrangers ,</i>	50
<i>Maisons ,</i>	51
<i>Hermites ,</i>	52
<i>Rendez-vous ,</i>	ibid.
<i>Des Impôts ,</i>	54
<i>Tabac d'Espagne ,</i>	55
<i>Des Spectacles ,</i>	ibid.
<i>Auto-da-fés ,</i>	58
<i>Ce Matin ,</i>	59
<i>Légende ,</i>	60
<i>Le couvent de l'Escalessas ,</i>	62
<i>Des Vivres ,</i>	ibid.
<i>Garnison de Madrid ,</i>	63
<i>Le Prado ,</i>	68
<i>Cachots ,</i>	ibid.
<i>Hôpital des fous ,</i>	ibid.
<i>Rues ,</i>	70
<i>Fautes Personnelles ,</i>	71
<i>De la Vierge ,</i>	73
<i>Forces Maritimes ,</i>	74
<i>Édits du Conseil ,</i>	76
<i>Le Fandango ,</i>	77
<i>Langue Espagnole ,</i>	78
<i>De la Sieste ,</i>	79
<i>Le Roi ,</i>	81
<i>Cimetieres ,</i>	82
<i>Cheminiées ,</i>	83

<i>Cabinet , derniere guerre ,</i>	83
<i>Dévots ,</i>	87
<i>Savans ,</i>	ibid.
<i>L'Académie ,</i>	88
<i>Pélerinages ,</i>	90
<i>Petits-Maîtres ,</i>	91
<i>Vin ,</i>	92
<i>Perroquet ,</i>	93
<i>Veille des grandes fêtes ,</i>	94
<i>Miel ,</i>	95
<i>Antiquités ,</i>	ibid.
<i>Mariages ,</i>	96
<i>Colleges ,</i>	97
<i>Des Ordres ,</i>	ibid.
<i>Midi ,</i>	98
<i>Pauvres Honteux ,</i>	ibid.
<i>Le Comte d'Aranda ,</i>	ibid.
<i>Barbiers ,</i>	100
<i>Jugemens de l'Inquisition ,</i>	ibid.
<i>Tête Parlante ,</i>	102
<i>Ce Soir ,</i>	ibid.
<i>Suicide ,</i>	103
<i>L'In Pace ,</i>	104
<i>Imprimeurs ,</i>	105
<i>Guitarre ,</i>	108
<i>Danses ,</i>	ibid.
<i>Hôpital-Général ,</i>	109
<i>Maisons des Orphelins ,</i>	ibid.
<i>Temples ,</i>	112

<i>Auberges</i> ,	113
<i>Pain</i> ,	116
<i>Religieuses</i> ;	117
<i>Complimens</i> ,	120
<i>Grands Chemins</i> ,	121

Fin de la Table.

N. B. Le second volume ; qui paroîtra incessamment , contiendra le *Voyage en Suisse.*